

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 ce s la copie

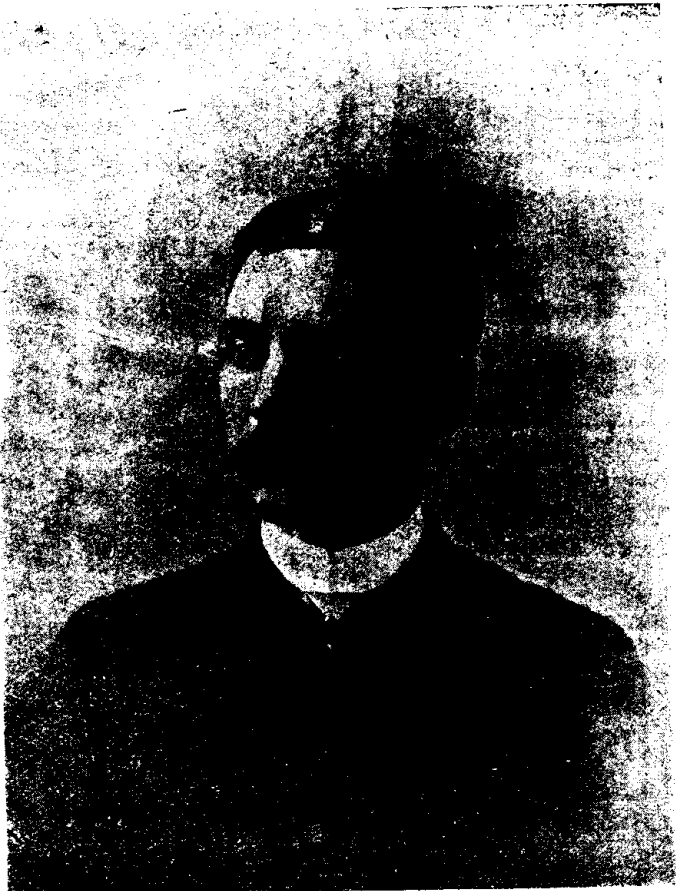
16^{ME} ANNÉE, No 825. — SAMEDI, 24 FEVRIER 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'hon. P.-B. Casgrain, sénateur



M. Paul Deschanel, académicien



Lord Lansdowne



Le duc de Devonshire

QUELQUES HOMMES DU JOUR

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 24 FEVRIER 1900

SOMMAIRE

TEXTE.—Guerre au masque, par Emmeline Raymond.
—L'hon. M. P.-B. Casgrain, par La Rédaction.
—Pensée errante, par A. Alain.—Nos gravures.
—Poésie : Le cœur, par Marie Boulanger.—Poésie : Aux jeunes gens, par Henri Chantavoine.—La petite sœur des pauvres.—Les peuplades sibériennes, par L. Trolley. Souvenirs, par An Prix.
—Tout de suite.—Un repas monstre (avec dix gravures).—Souvenirs de Rome, par Léon des Carries.—Quelques notes, par E. Pelletier.—Bibliographie.—Roman canadien inédit : Florence (légende historique du Canada), par R. Girard.—Les merveilles de la science, par P. C.—Théâtres.—La mode (avec gravures).—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilleton : Les victimes, par Rioul de Navery.

GRAVURES.—Portraits : L'hon. P.-B. Casgrain, sénateur ; M. Paul Deschanel, académicien ; Lord Lansdowne ; Le duc de Devonshire.—Les peuplades sibériennes.—La guerre du Transvaal : Débarquement d'un train boer.—Le droit de visite : Paquebot allemand arrêté par un navire de guerre anglais.—Gravure de mode.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

GUERRE AU MASQUE

On a dit que l'hypocrisie était un hommage rendu à la vertu ; acceptons le comme tel, mais ne considérons pas, en nous, ou chez les autres, toutes les hypocrisies comme l'équivalent de toutes les vertus.

En effet, lorsque nous feignons celles-ci, au lieu de les posséder réellement, nous obtenons ce résultat singulier, d'être notre propre dupe, en nous appliquant à duper nos semblables, et de confondre notre masque avec notre visage, au point d'oublier ce dernier, même alors que nos semblables l'ont depuis longtemps deviné, sous ses apparences trompeuses.

Donc, autant pour les autres qu'en l'honneur de la vérité, et pour nous-mêmes, pour notre dignité, pour la considération à laquelle nous aspirons, supprimons le masque : celui-ci ne trompe longtemps personne, et bientôt, ne trompe que nous mêmes, en nous faisant accroire que nous trompons les autres.

Au lieu de masquer nos défauts, mieux vaudrait les combattre. Cela n'est point aisé, sans doute, pour diverses raisons : la première, en importance, est la difficulté pour nous d'admettre que nous puissions posséder des défauts ; si, cependant, en un bel accès de franchise, nous admettons pour un instant cette possibilité, nous ne tardons pas à nous consoler, en découvrant que ces défauts sont bien *gentils*, et si nous les combattons, si par miracle, nous réussissons à

nous en défaire, nous perdrons quelque chose de notre grâce et de notre valeur intellectuelle ; d'ailleurs, l'effort à accomplir serait trop considérable ; mieux vaut, et cela est aussi plus aisé, masquer le défaut, que de le combattre.

C'est à la faveur de ce raisonnement que nous avons et donnons le spectacle d'une certaine quantité de petites hypocrisies, destinées à faire prendre le change sur notre véritable nature ; c'est en vertu de cette manœuvre, vite déjouée, du reste, que tant de rapports sociaux reposent sur une convention dont nul n'est la dupe.

Ecoutez les déclarations de générosité et de désintéressement de M. ou Mme *** ; leurs sentiments sont admirables, et ils ne perdent pas une occasion de les proclamer. Une souscription de charité ?... Qui donc pourrait refuser de s'y associer ?... Hélas ! eux... eux tous les premiers ; mais ils ont prêché la générosité, et par là, conquis le droit de blâmer tous ceux qui ne se sont pas conformés à leurs exhortations.

Est-il une injustice plus révoltante, que celle d'attribuer aux ouvriers un salaire qui est minime, si on le compare aux bénéfices du patron ? C'est là un beau thème à développer, et qui donne tout de suite une admirable preuve d'esprit humanitaire. Cependant si l'on a été soi-même un chef d'industrie, on s'est attribué des bénéfices fort supérieurs à ceux de ses salariés, et l'on n'aperçoit d'injustice dans cette répartition, que depuis le moment où l'on n'est plus le patron ; aussi longtemps qu'on l'a été, on es aimait que cette différence était équitable, et elle l'était en effet ; mais n'exerçant plus cette fonction, on peut sans danger pour soi—sinon pour les autres—prendre la défense des déshérités, de ceux qui ne possèdent rien, surtout si l'on fait partie de ceux-ci : le désintéressement est une qualité si noble !... on en fait état d'autant plus, qu'elle ne coûte rien, sinon à autrui, et permet en outre de blâmer ceux qui ne s'imposent pas les sacrifices auxquels on les convie.

La sincérité est, à son tour, une belle et noble qualité. Il est doux d'en démontrer l'existence en soi ; c'est pourquoi l'on se hâte de relever, chez les autres, les travers ou les défauts qu'ils peuvent avoir, de les réprimander... la sincérité avant tout !... de blâmer ce qu'ils disent, ce qu'ils font, ce qui se fait chez eux.

La sincérité est même une chose si belle, que l'on ne peut s'interdire de révéler à son prochain les propos désobligeants qui auraient été tenus sur son compte, par des tiers. J'emploie à dessein le conditionnel, et je dis, qui *auraient été tenus* ; rien ne prouve, en effet, que cette prétendue sincérité ne soit autre que le masque de la malveillance ; rien ne prouve que lesdits propos aient été réellement tenus, ou n'aient pas été perfidement dénaturés. Le but de cette manœuvre ? Hé ! tout simplement la satisfaction d'adresser à autrui des paroles pénibles à entendre, de les adresser sans risque personnel, et en faisant coup double, c'est-à-dire en créant de l'animosité contre la personne à laquelle on attribue un langage malveillant, ou même injurieux ; mais vous le sentez bien : on a de la sincérité, ou bien on n'en a pas ; et ceux qui n'en ont pas sont méprisables ; et par conséquent, en ne reculant pas devant la délation—ou l'invention—on est estimable et digne d'éloge.

Que l'on me permette de dévier quelque peu de mon sujet, puisque j'ai abordé cette question. Combien de ressentiments, de ruptures même, seraient évités, si l'on avait la sagesse de restituer à la délation sa véritable valeur, et de donner aux délateurs la responsabilité de la laideur du rôle qu'ils jouent ; on devrait poser en principe, que toute personne capable de répéter un propos peu flatteur est en même temps capable de l'inventer. Mais l'amour-propre... mais la colère, sont de mauvais conseillers... Un tel m'a dit, qu'un tel lui avait dit, que j'avais un mauvais caractère—ou que j'avais des prétentions ridicules—ou que l'on faisait chez moi de piètres repas parce que j'étais avare, ou bien que je ne m'entendais pas à diriger mon ménage, etc... Soit ; mais qui vous garantit qu'on le lui ait réellement dit ? La sincérité bien connue de celui qui rapporte ces commérages ? Soyez assuré que cette sorte de sincérité n'est qu'un masque

vous pourrez vous en convaincre, en observant la nature de la dite sincérité ; si elle ne prend la parole que pour citer un langage déplaisant sur vous, si elle se manifeste seulement en faisant sur votre compte et sur celui d'autrui des remarques désobligeantes, et sous prétexte de démasquer les mauvaises intentions dont vous êtes l'objet, n'hésitez pas un moment dans votre jugement : la sincérité n'est que le masque de la malveillance, le véhicule du commérage cheminant sous son couvert.

EMMELINE RAYMOND.

L'HON. M. P.-B. CASGRAIN

(Voir gravure)

Parmi les nouveaux sénateurs nommés récemment par le gouvernement fédéral, se trouve M. P.-B. Casgrain, d'une de nos meilleures familles canadiennes-françaises.

Si dans certaine question irritante, que Dieu se chargera de régler au mieux des intérêts de notre patrie, nous avons été forcé par les principes du droit, de la justice, de déplorer bien des actes anticonstitutionnels et contraires à la protection du pauvre peuple qui, toujours, supporte les conséquences des actes de ses gouvernants, ici du moins, étant donné le caractère du nouvel élu, nous félicitons le gouvernement du choix qu'il a fait.

Qu'il nous soit permis, avant de donner les notes biographiques de l'Hon. M. P.-B. Casgrain, de rappeler les grands devoirs—mais nullement les droits—de ceux qui sont appelés à prendre part aux conseils des nations : si l'on trouve notre action fort prétextueuse, nous en serons bien fâché pour... ceux qui raisonneront ainsi et cette opinion de notre pauvre personne nous laissera, quant à nous, absolument indifférent.

Le gouvernant ne doit à aucun prix s'occuper des questions de parti. Qu'il soit libéral, qu'il soit conservateur, il ne peut et ne doit avoir en vue que le bien du peuple, des ouvriers, des petits, des humbles.

Un homme d'Etat disait un jour avec raison : " Les lois ne sont faites que pour les riches, les puissants. C'est une monstruosité.

Les riches, les puissants peuvent se défendre : mais qui défendra ou protégera les faibles, les pauvres ?

Le gouvernant doit être imprégné—si l'on nous permet le mot—du droit, de la justice. Il doit avoir le courage des principes immuables—ou bien il sacrifiera même sa patrie pour ce que d'aucuns appellent les *rais hochets de la gloire*.

Un gouvernant doit être prêt à sacrifier tous les honneurs à l'honneur. Et nous pensons que l'Hon. M. P.-B. Casgrain est de la race des preux qui surent mourir sur les nombreux champs de bataille du Canada et des Etats-Unis pour la défense de leur foi, de leur langue, de leur liberté dans le vrai sens de liberté.

Que vient-on nous donner cet argument ridicule dans sa naïveté de mauvais aloi, et sous forme de question—parce qu'on ne saurait le traduire autrement—: " Voudriez-vous être dépendants de la France, avec les gouvernants impies qui la conduisent, son service militaire obligatoire, etc., etc. ? "

La France, Dieu merci, et le grand Pontife Léon XIII le répète à satiété, n'est point son gouvernement.

Quant au service militaire obligatoire, la question n'est-elle pas sur le tapis, en Angleterre et, nécessairement, logiquement mais surtout forcément aux Colonies comme vassales de l'empire ?

M. P.-B. Casgrain est le fils de l'Hon. M. P.-B. Casgrain qui fut membre du Parlement fédéral pour l'Islet de 1872 à 1891.

Son oncle, l'hon. M. C.-E. Casgrain, est le seul sénateur canadien-français d'Ontario, et son cousin l'hon. M. T. Chase Casgrain, fils du précédent, est député au parlement fédéral pour Montmorency. Celui-ci est un des leaders canadiens-français du parti conservateur.

Le célèbre historien Canadien-français, universellement connu par ses excellents ouvrages sur les origines de la colonie, M. l'abbé H.-R. Casgrain, est

l'oncle du nouveau sénateur ; le capitaine Philippe-Henri du Perron Casgrain est son frère.

Sir Alphonse Pelletier, l'orateur du Sénat, est son oncle par alliance.

L'hon. M. P.-B. Casgrain n'est âgé que de quarante-quatre ans ; il est né à Québec et débuta dans le service civil en qualité de sous-secrétaire de la section canadienne à l'Exposition de Philadelphie en 1876.

Ayant poursuivi ses études afin de devenir géomètre arpenteur, il a été nommé à cette position pour les trois provinces de Québec, d'Ontario et du Manitoba.

Le nouveau sénateur compte autant d'amis d'un côté politique que de l'autre. Il est très populaire à Montréal, faisant partie d'une quantité de cercles ou de clubs, en ayant même fondé.

Il épousa, en 1885, Mlle Ella Cook, fille unique de feu M. James-H. Cook, membre du parlement pour Dundas (Ontario).

LA REDACTION.

PENSÉE ERRANTE

Au loin là-bas, derrière les hautes montagnes couvertes d'un épais manteau blanc sur lequel se dessine la silhouette des rochers et des arbres nus, vient de disparaître le Soleil. Et dans les cieux, sur le sentier où l'astre rayonnant vient de passer, de longues et larges banderolles aux milles teintes s'entrelacent. Poussées par une faible brise, elles disparaissent tranquillement traînant avec elles les dernières lueurs du jour qui vont s'engouffrer où l'horizon semble finir...

Maintenant sur la terre, depuis longtemps déjà, la nuit a étendu son épais voile noir, percé seulement par le scintillement des étoiles qui voguent silencieusement dans l'infini. A l'Orient, la ligne bleue qui sépare le ciel de la terre, commence tranquillement à pâlir, puis, devient de plus en plus verte et finalement jaune et rouge. Alors, à travers cet amas de couleurs qui teinte curieusement les choses de la terre, on voit surgir lentement un énorme globe de feu, jetant au ciel ses lueurs incendiaires, puis, les chassant à mesure qu'il s'élève...

Toutes ces teintes, rouges comme vertes, jaunes comme blanches, ont disparu, chassées les unes par les autres, et au ciel des milliers d'étoiles scintillent, joignant leur lumière à celle de la Lune qui, dans sa majesté, jette à flots ses rayons d'argent sur la Terre.

Il n'est personne alors, parmi ceux qui voient ce spectacle grandiose, dont la pensée ne cherche pas à pénétrer les profondeurs du ciel. On refuse de s'arrêter aux limites qui bornent le visible et, quelque lointaines que soient les dernières étoiles, on les dépasse toujours sans jamais pouvoir s'arrêter. Au delà de ces Mondes perdus pour nous, l'imagination nous montre d'autres étoiles plus éloignées, les mondes s'entassent sur les mondes, les étoiles derrière les étoiles. Mais à chacun de ces états, la pensée fait un retour sur le point de départ de ce voyage céleste, revient à notre petit monde, au pauvre petit globe qui gravite inaperçu dans ce coin de l'infini.

Quelle variété et quelle harmonie règnent dans ce grand tout qui constitue l'Univers, quelle majesté si on le contemple dans son ensemble et si l'on voyage par la pensée dans les profondeurs infinies du ciel ! Quelle merveille étrange si l'on étudie dans ses plus minutieux détails la structure des corps qui le composent. La science nous apprend que la Terre est un astre, une planète, que nous verrions briller, si nous étions au loin dans l'espace, comme nous voyons la nuit briller la Lune, Jupiter ou Vénus. Que la Lune, cet astre si voisin de nous, n'est séparée de notre globe que par une centaine de milliers de lieues, qu'elle nous accompagne dans notre circumnavigation annuelle, attirée vers nous par un lien invincible, nous montrant toujours la même face tour à tour sombre et lumineuse, qu'aucun nuage ne vient jamais ternir. Que la Terre et la Lune reçoivent en commun la même lumière, qu'ensuite, pendant leurs nuits, elles échangent entre elles.

Elle nous apprend encore que le Soleil est une

énorme masse à l'état d'incandescence, dont la surface est sans cesse sillonnée et troublée par des ouragans gigantesques, des énormes trombes de feu, des pluies d'hydrogène enflammé ; que c'est un globe énorme tournant sur lui-même en vingt-cinq jours et entraînant son système avec lui autout de quelques étoiles inconnues.

Elle nous dit que toutes ces étoiles que nous voyons briller dans l'infini, sont des soleils comme le nôtre avec tout un monde, ayant à leur centre un foyer de puissance et de vie où d'autres astres invisibles pour nous, puisent incessamment la vie, comme le fait notre globe au foyer solaire.

Elle nous apprend aussi que ces milliers de nébuleuses qu'à l'aide d'un télescope on peut voir briller lorsque le temps est clair, sans nuage, sont une agglomération de soleils, tellement serrés les uns contre les autres et si loin, qu'ils ne nous apparaissent que comme de petits nuages qu'on dirait rivés au fond du ciel.

Depuis longtemps elle nous a appris que les comètes, des astres singuliers, qui ne semblent être que de passage, sont des globes avec de grandes traînées lumineuses faisant aussi partie de notre monde. Aujourd'hui elle a décrit de plusieurs manières, l'excentricité de leurs orbites, l'inclinaison des plans dans lesquels elles se meuvent, leur marche tantôt directe, tantôt rétrograde. Qu'un grand nombre de ces astres n'appartiennent pas à notre monde : se mouvant dans des orbites infinies, ils ne font que nous saluer en passant et disparaissent pour toujours.

Elle a trouvé ce que sont les "Étoiles Filantes" que l'on voit le soir apparaître tout à coup à travers le ciel, puis glisser silencieusement, marquant leurs routes d'un sillon de lumière, et disparaissant aussi mystérieusement qu'elles sont apparues.

Elle nous apprend enfin que toute cette agglomération d'astres, dans toute sa grandeur et sa beauté, est l'œuvre d'un Dieu qui, en les créant, a assigné à chacun d'eux son mouvement et ses lois, qu'aucun depuis n'a dévié de sa ligne ou retardé d'être à son poste d'une seule minute. Tout en nous montrant la grandeur de Dieu, elle nous fait comprendre combien nous sommes petits.



Montréal, janvier 1900.

NOS GRAVURES

M. PAUL DESCHANEL, ACADÉMICIEN

Jeudi, 1er février, M. Paul Deschanel, membre de l'Académie française, a pris possession, avec la solennité accoutumée, du fauteuil précédemment occupé par Chamfort, Marie-Joseph Chénier, Chateaubriand, le duc de Noailles et en dernier lieu, par Edouard Hervé, un journaliste de haute valeur. Le nouvel immortel est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rééditer ici sa biographie ; tout le monde sait qu'il est le fils de M. Emile Deschanel, le très distingué professeur au collège de France ; que, sans avoir été jamais ministre, il a parcouru d'un pas sûr et régulier une brillante carrière politique ; qu'il est depuis bientôt deux ans président de la Chambre des députés, ayant accompli ce tour de force, lui, le démocrate athénien par excellence, de s'élever à un des postes les plus éminents de notre République parlementaire, en un temps où elle pratique les mœurs les moins athéniennes qui soient ; on n'ignore pas non plus qu'il possède un joli talent d'orateur et un bagage littéraire fort honorable. Le seul point sur lequel on pourrait avoir des doutes, c'est son âge. L'état civil lui donne quarante-quatre ans ; ses portraits, même les plus récents et les plus fidèles n'en accusent pas autant, et son aspect juvénile n'est point une de ses moindres élégances naturelles.

Des esprits subtils se sont posé ce problème un peu oiseux de rechercher les raisons précises qui ont dé-

terminé l'Académie à l'admettre dans son sein ; ils se sont demandé si elle avait voulu honorer de préférence le littérateur, l'orateur, l'homme politique ou l'homme du monde. Elle a eu probablement en vue tous ces personnages confondus en un seul. "On dit : il sera académicien," écrivait de lui, en 1891, M. Raymond Poincaré. "Sera de l'Académie," lit-on dans un *Instantané* du *Figaro*, datant de la même époque. Il suffit de ces horoscopes tirés il y a près de dix ans pour constater combien M. Paul Deschanel était académisable.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Dans un de nos derniers numéros, nous avons reproduit la photographie d'un groupe d'hommes d'allure épaisse et simple : c'était le Conseil exécutif, le gouvernement de la défense nationale boer. Aujourd'hui, nous donnons les portraits de deux des collaborateurs de M. Chamberlain et de lord Salisbury : c'est le marquis de Lansdowne, ministre de la guerre, qui, trop discret depuis le commencement des hostilités, va être le plus longuement interrogé et invité à fournir d'abondantes explications. Lord Lansdowne, qui est âgé de cinquante cinq ans, fut gouverneur du Canada, de 1883 à 1888, et vice-roi de l'Inde de 1888 à 1893.

Le duc de Devonshire, *Lord President of the Council*, M. Goschen, ministre de la marine, et M. Balfour composent avec les marquis de Salisbury et de Lansdowne le haut comité de défense nationale. Jusqu'à la mort de son père en 1892, le duc de Devonshire était connu sous le nom de marquis de Harrington.

Le droit de visite.—La marine anglaise, malheureusement pour l'Angleterre, n'a aucun rôle actif à jouer dans la guerre du Transvaal. Escorter les transports depuis les ports de la Grande Bretagne jusqu'à ceux de l'Afrique du Sud, exercer une surveillance active au large de Lourenço-Marqués pour essayer de surprendre la contrebande de guerre, l'innombrable flotte britannique n'a pas autre chose à faire. Aussi, s'acquitte-t-elle de cette double mission, notamment de la seconde, avec le plus grand zèle. On sait quelles réclamations ont suscitées de la part des États-Unis la saisie d'approvisionnements débarqués à Delagoa-Bay, et de la part de l'Allemagne la capture successive de trois navires qui se dirigeaient vers le même point.

Le droit de visite exercé dans ces circonstances par l'Angleterre n'est pas contestable en soi. La visite se divise, selon les circonstances, en deux ou trois actes : l'arrêt du bâtiment, l'examen des papiers, la visite des marchandises. Il n'y a rien à dire si le bâtiment de guerre anglais se borne aux deux premières opérations, à condition que la chose se passe dans des eaux qui ne soient pas trop distantes du théâtre de la guerre. Mais la visite des marchandises ne peut avoir lieu que si l'examen révèle une irrégularité. Enfin le navire de commerce neutre ne peut être saisi que s'il résiste aux injonctions qui lui sont faites ou bien si de la contrebande de guerre, c'est-à-dire une marchandise propre à la guerre, est découverte à bord. Ce n'était le cas pour aucun des navires allemands saisis et le gouvernement britannique a dû exprimer ses regrets au gouvernement allemand.

LE CŒUR

Le cœur humain s'ouvre comme un poème,
Et le bonheur s'y glisse en frissons d'or ;
Au plus intime, au meilleur de soi-même,
Parfois on garde un lumineux trésor.

MARIE BOULANGER.

Enfants, les canons de l'ennemi sont bourrés... de croix d'honneur jusqu'à la gueule.—Col. DE BELLEFON.

L'ivrognerie et la paresse ne sont pas les seules causes de la misère qui existe chez les masses, ainsi que certains économistes semblent le croire. Notre système du "laissez faire" qui permet au plus fort d'écraser le plus faible, fait plus de pauvres que tous les vices réunis.

AUX JEUNES GENS

*Aimez, ô jeunes gens, et respectez la vie :
Elle est bonne à celui qui va droit son chemin,
Et qui ne garde au fond de son âme ravie
Que le rêve d'hier et l'espoir de demain ;*

*Elle est bonne à tous ceux qui courent à leur tâche,
Comme le laboureur qui se lève au matin,
Et retourne son bien sans plainte et sans relâche,
Malgré la terre dure et le ciel incertain.*

*Votre aube vient de naître à l'orient tranquille,
Vos bœufs frais attelés se passent d'aiguillon,
Votre charme est neutre et votre champ fertile ;
Déjà l'épi futur germe dans le sillon.*

*Au travail, au travail ! Faites votre journée :
Vous êtes au matin, laissez venir le soir ;
Vous êtes en arril, laissez finir l'année ;
L'herbe d'ennui se fane où fleurit le devoir...*

HENRI CHANTAVOINE.

LA PETITE SŒUR DES PAUVRES

I

La misère régnait en maîtresse dans la mansarde.

Une pauvre femme phthisique gisait sur un grabat. Autour du lit se traînaient deux fillettes de six et huit ans, aux traits amaigris par les privations.

La malade était sur un lit dont les draps n'avaient pas été remués depuis longtemps. Sa mansarde était dans un état de malpropreté qui faisait mal à voir.

Sœur Flavie, des Petites Sœurs des Pauvres, entra :

— On m'a dit, dans le quartier, que vous souffrez beaucoup et que vous n'avez personne pour vous soigner, fit-elle en entrant. Je viens voir si je puis vous être utile.

— Mais, ma Sœur, dit la pauvre femme, je ne suis pas riche, moi, et puis, ici, nous n'allons pas souvent aux églises.

— Mais, je ne m'occupe pas de savoir si vous allez aux églises, je vous vois souffrante, et je viens simplement pour vous soulager. Laissez-moi faire, et, si je ne fais pas bien, vous me renverrez, voilà tout.

Les enfants regardaient la religieuse avec une curiosité inquiète.

La Sœur se mit à l'œuvre. Elle arrangea le lit, carressa les enfants, lava leur figure, peigna leur chevelure plus mêlée que toutes les questions de la politique contemporaine.

Un coup de balai, les meubles essuyés, les carreaux lavés, ce fut vite fait.

La mansarde avait déjà un tout autre air. Ce n'était plus le bouge infect de tout à l'heure.

Entre temps, Sœur Flavie causait, apprivoisant les fillettes, consolant la mère.

— Mais, ma Sœur, vous n'allez pas rester, vous devez être pressée, fit timidement la pauvre malade.

— Mais, rien ne me presse. Il y a encore la cuisine à faire.

— C'est que... dit la malade avec embarras.

— C'est que ?... demanda la Sœur.

— Mais que dira mon mari quand il va rentrer ? Il n'aime pas les religieuses.

— Mais il ne les aime pas parce qu'il ne les connaît pas.

— Oh ! pour ce soir, au moins, partez de bonne heure, pour que je le prévienne...

— Attendez, dit Sœur Flavie, s'il arrive avant mon départ, rassurez-vous, vous n'aurez rien à craindre.

Sœur Flavie péla les pommes de terre ; avec quelques bons de fourneaux elle courut chercher une soupe, quelques menues friandises trouvées on ne sait où ; elle avait composé un petit dîner que les fillettes regardaient avec des yeux d'envie.

La table fut dressée, on découvrit une serviette encore blanche dans un placard, elle servit de nappe. Des verres propres, des assiettes pas trop ébréchées, tout avait bon air.

Sœur Flavie s'agenouilla près du lit de la malade, fit mettre près d'elle les enfants, et après avoir signé leur front :

— Nous allons prier pour votre mère, dit-elle. Elle dit un *Notre Père*, un *Je vous salue, Marie*, l'acte de contrition.

La pauvre femme la regardait de ses grands yeux de malade... Hélas ! elle ne répondait pas... car elle ne savait plus ses prières. Elle joignit cependant ses mains et essaya d'esquisser un signe de croix.

Sœur Flavie lui souhaita un affectueux bonsoir, embrassa les gamines dont elle avait fait la conquête, et disparut en disant : Au revoir !

II

Michel rentrait du travail. Quelle ne fut pas sa surprise en jetant les yeux autour de lui !

Le lit de la malade était rangé, les enfants étaient propres et avaient un air plus joyeux que l'habitude ; au milieu de la chambrette, un couvert bien blanc était dressé comme Michel jamais n'en avait vu.

Il se mit à table et trouva la cuisine bien faite, contre l'ordinaire.

— Mais, dit-il, quelle est la voisine qui a fait tout cela ? On n'a pas l'habitude de venir ainsi au secours des pauvres ouvriers.

— Ce n'est pas une voisine, dit la mère.

— Alors, qui est-ce ?

— C'est la Sœur, dirent les enfants.

Michel se rembrunit.

— Quelle Sœur ? J'en ai vu une qui descendait l'escalier. Mais les Sœurs ne font pas la cuisine, mais les Sœurs ne vont pas chez des gens comme nous ! Qui a été la chercher ? Et puis, je ne veux pas de Sœurs chez nous ; ma maison n'est pas un couvent. Les Sœurs, c'est l'ennemi du peuple.

— Ne te fâche pas, Michel, dit la malade. Personne n'a été la chercher. Les voisins lui ont dit que j'étais malade. Elle est venue, et, sans plus de façon, s'est mise à arranger mon lit. Elle a coiffé les petites, elle a fait la cuisine. Puis, quand elle n'a plus rien trouvé à faire, elle est partie. Je t'assure qu'elle est bien aimable.

— Mais je n'entends pas ça. Je ne veux pas donner d'argent à des gens comme ça.

— Elle ne demande pas d'argent. Elle m'a bien expliqué que sa règle lui défend de rien accepter.

— C'est drôle, tout ça ! dit Michel qui n'y comprenait rien.

Le lendemain, Sœur Flavie était revenue à son poste de dévouement. Elle recommença de donner ses soins à la malade, aux enfants. Celles-ci l'aimaient comme une vraie maman. La malade elle-même se mit à raconter ses peines à la Sœur, et Dieu sait que d'épreuves s'étaient abattues sur le pauvre ménage ! Le chômage, la maladie... quelques stations trop fréquentes de Michel au cabaret, tout cela avait fait entrer la gêne, puis la misère.

Et puis, Michel n'était pas toujours commode !

III

On causait encore quand ce dernier rentra.

— Bonjour Madame, dit-il à la Sœur, sur un ton un peu embarrassé.

Mais Sœur Flavie ne se décontenançait pas pour si peu. Le couvert était mis. Elle rassura bien vite Michel, lui parla de la pauvre malade, de son travail, des fillettes.

Michel écoutait, ébahi.

Il n'avait jamais vu de religieuses de si près. Il ne se serait pas douté qu'une bonne Sœur pût être si simple et mettre ainsi tout son monde à l'aise.

Il pensait en lui-même :

— Si Gouju me voyait en conversation avec une nonne, qu'est-ce qu'il me dirait ? Pourtant, ce n'est pas ce que je croyais. Je ne me serais pas douté que c'était comme ça ! Ce qu'il me blaguera, Courju ! Tout de même, si sa femme était malade, il serait bien content de la voir soignée.

Pendant ce temps, Sœur Flavie tournait autour de la table. Justement, une omelette dorée, des choux-fleurs au gratin, un chou dont il raffolait... et que c'était bon, que sa pauvre Cécile ne les avait jamais réussis comme ça dans le temps où on n'était pas malade.

Ce pauvre Michel en était tout saisi.

L'heure était venue de partir. Sans façon, Sœur Flavie s'agenouilla au pied du lit et prit avec elle les deux fillettes... On dit le *Notre Père*, l'*Ave*, l'acte de contrition. Debout, Michel qui n'avait jamais dit de prières depuis sa Première Communion, se sentit empoigné. Lui, libre penseur, lecteur de l'*Anticlérical*, il n'y tint pas, il se sentit ému ; il se découvrit. Quand Sœur Flavie partit, après avoir dit au revoir à tous, Michel lui dit, non plus : " Bonsoir, Madame," mais " Bonsoir, ma Sœur." Il y avait une larme dans ses yeux.

— Il faut que cette Sœur ait eu bien des déceptions dans sa vie pour se dévouer comme elle le fait ! dit Michel à sa femme.

— Nous le saurons bien, dit la malade, car on peut bien parler avec elle.

Le lendemain, la pauvre femme répéta les propos de Michel. Il y a, en effet, bien des gens qui s'imaginent qu'on ne quitte le monde que par mécompte. La Sœur se mit à rire. Elle était jeune encore, alerte, et n'avait pas du tout l'air d'une de ces déshéritées pour lesquelles la terre n'a rien à offrir.

— Vous étiez riche dans le monde, ma Sœur ?

— Je le suis bien plus, maintenant, répondit Sœur Flavie, et ceux qui ont tout quitté pour Dieu ont le centuple en ce monde et en l'autre.

La Sœur ne voulut point dire son nom de famille, mais il était aisé de voir à ses manières distinguées qu'elle avait connu les joies de la terre.

— Voyez, dit-elle à la mère, si j'ai l'air d'avoir du chagrin. Quand on est au bon Dieu, et quand on a la conscience à l'aise, on est toujours joyeux.

IV

Quelques jours s'étaient écoulés et Michel n'était plus le même.

Ce qu'il avait vu chez lui l'avait transformé.

Il y avait si loin de cette Sœur si dévouée, si simplement gracieuse, à ces monstres que certains journaux dépeignent sous des couleurs féroces !

L'ouvrier parisien a du cœur et il est logique.

— Si c'est la religion qui fait cela, dit-il, la religion n'est pas ce que je croyais.

La Sœur avait causé avec lui, non pas avec des sermons longs et ennuyeux, mais avec des raisons simples et faciles à comprendre.

Quelques semaines après, on vit dans une des huit chapelles des Petites-Sœurs, à Paris, une touchante cérémonie. La malade guérie venait en actions de grâces communier à une messe dite pour elle. Elle avait d'autres remerciements à faire au bon Dieu.

Michel ne buvait plus. Michel rapportait sa paye intégrale, et on vivait presque à l'aise, et Michel, qui avait peur de la confession, avait parlé avec un prêtre.

— Ce n'était que cela ? a-t-il dit. Que Dieu est bon. Si vous saviez comme je suis content !

Voilà ce que l'Eglise fait pour les familles pauvres. Cette histoire de Michel est une histoire de tous les jours.

LES PEUPLADES SIBÉRIENNES

LES BOURIATES

Au-dessus des vallées boisées de l'Angara, entre ces hauts bassins du Ténissé et de la Léna, le lac Baïkal la mer sainte des Sibériens, offre un des spectacles les plus beaux beaux qui soient sur la terre d'Asie. Ses eaux d'une limpidité merveilleuse, miroitent à perte de vue dans le cadre magique que les hautes montagnes et les pentes ombreuses lui font. Des rivières par centaines y apportent leur tribut. Sous cette poussée, le Baïkal étend sa nappe sur une superficie soixante fois plus grande que celle du lac Léman, et à une profondeur qu'elle ne peut atteindre dans les autres lacs connus.

Sur les rives de cette véritable mer intérieure, la race slave croît et multiplie, russifiant peu à peu les peuplades vaincues. Elles sont nombreuses et variées en Sibérie. Les plus importantes séjournent dans ces

régions baïkaliennes. La tribu des Bouriates est au nombre de celles-ci.

L'établissement des Bouriates en Sibérie date, croit-on, de l'époque de Gengis-Khan, c'est-à-dire de la fin du XII^e siècle de notre ère. D'après certaines traditions mal conservées chez eux, mais cependant retrouvées, les Bouriates auraient compté autrefois au nombre des tribus kalmouques. De fait, leurs faces rondes, leurs yeux bridés, leur visage rasé et leur teint jaune, rappellent assez bien une origine kalmouque ou mongole. Toutefois, ils diffèrent essentiellement de ces deux races par leur mœurs particulières.



Ils sont surchargés de passementeries et de bijoux. — Page 693, col. 2.

Fourbe, paresseux, grossier et d'humeur maussade, le Bouriate conserve des mœurs dures et farouches, un genre de vie presque sauvage. Peut-être le doit-il à sa religion. Alors que les Kalmouks et les Mongols ont embrassé celle des Lamas, le lamaïsme, presque tous les Bouriates, en effet, ceux du Nord surtout, sont restés fidèles au chamanisme, culte de tous les anciens peuples sibériens. Toutefois, pasteurs d'origine, ils tendent à devenir agriculteurs sous le frottement slave. On peut dire que déjà cette tendance est nettement indiquée. Nomades venus des steppes de la Mongolie, ils se font de plus sédentaires et s'adonnent à l'élevage du bétail. Comme tous les peuples pasteurs, ils possèdent des troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux et de moutons dont le nombre atteint des proportions considérables. Ils vivent du produit augmenté de leurs pêches, toujours fructueuses, dans le Baïkal ou dans les cours d'eau environnants. Toutefois il est à remarquer qu'à l'inverse de quelques autres peuplades sibériennes, ils sont plutôt hippophages qu'ichtyophages.

Grâce à leur contact avec les Russes, qui se fait de plus en plus intime et continu, ils se mettent comme eux à cultiver la terre et quittent peu à peu la tente rudimentaire des ancêtres pour habiter des maisons de bois, n'en conservant pas moins encore certaines habitudes que l'on retrouve chez leurs frères originels des grands steppes de la Mongolie, de la fameuse Terre des Herbes. On peut en citer, comme exemple, cette manie traditionnelle d'établir le foyer au centre de la pièce qu'ils habitent en donnant passage à la fumée qui s'en échappe par un simple trou percé dans la toiture.

Leur langage est une sorte de dialecte mongol différant sensiblement du dialecte de leurs voisins des Toungouses.

Dans cette langue, les Bouriates se donnent à eux-mêmes, et avec un fort grain de vanité, la désignation de *Hounn* qui signifie homme.

Ainsi le Bouriate est pour le Bouriate l'homme par excellence. Eternel orgueil des races primitives !

La boisson la plus en faveur chez les Bouriates est le thé. Mais ils ne le préparent point à la manière des Russes. Ils l'obtiennent non par infusion mais par décoction, en le faisant longuement bouillir avec une poignée de sel dans de grandes marmites.

A cette sorte de bouillon, ils ajoutent de la farine de seigle et de la graisse de mouton.

Le thé qu'ils emploient est d'ailleurs de qualité très inférieure. C'est le fameux thé en briques, formé de déchets agglomérés, pressés, séchés, et qui chez eux comme chez les Chinois des classes pauvres, sert non seulement à l'alimentation mais encore aux transactions commerciales.

Pasteurs par excellence, ils ne comptent guère d'artistes parmi eux. Quelques-uns cependant travaillent et fondent le fer avec assez d'intelligence ; ils vont même jusqu'à former ces immenses trompettes qui constituent la base de leurs orchestres.

Les Bouriates ont dans la figure quelque chose de placide et d'efféminé qu'ils doivent à une absence complète de barbe. Ils portent la tresse comme les Chinois. Un gros bouton d'argent surmonte leur petit béret, généralement garni de fourrure. Ils se vêtent d'une longue robe serrée à la taille par une ceinture et croisée sur la poitrine. Les robes des Bouriates riches sont passémentées de broderies, surchargées de bijoux.

Cet amour des bijoux se retrouve surtout chez les femmes de cette classe.

Après avoir divisé leur abondante chevelure en trois lourdes nattes, elles entremêlent celles-ci de chapelets de corail, de nacre, de malachite, de plaques et d'anneaux de métal, de monnaies d'or et d'argent. L'une des tresses pend sur leur dos. Les deux autres sont ramenées sur la poitrine après avoir été enroulées autour d'un petit bâton transversal, assujéti aux tempes, et le long duquel tremblotent des pende- loques brillantes.

Le gouvernement russe fait de grands efforts pour amener les Bouriates à la religion orthodoxe.

Il n'y réussit guère.

Malgré toutes les bontés qu'il a pour eux, les Bouriates diminuent sensiblement de jour en jour. Ils se fondent comme les neiges au soleil. C'est le sort commun à toutes les peuplades sibériennes et à bien d'autres encore. Pour l'histoire future, il est grand temps que les ethnologues et les anthropologues puisent dans les débris existants de quoi reconstituer ces races qui s'en vont.

L. TROLLEV.

SOUVENIRS !...

C'était un de ces beaux soirs d'avril ; le ciel était parsemé d'étoiles, l'air embaumé et pur ; les arbres presque entièrement pourvus de feuilles semblaient inviter l'âme à rappeler d'anciens, mais très chers souvenirs. Souvenirs qui font vibrer le cœur jusqu'aux plus intimes fibres, tout en causant de douces émotions !...

Une jeune fille dont la pâleur indiquait une violente

souffrance morale, dont les yeux semblaient avoir perdu tout leur éclat ; cette jeune fille assise dans une berceuse à l'ombre d'un bosquet, regardait dans l'espace, cherchant à sonder l'inconnu.

Regardant en arrière, ce passé qu'elle regrettait, elle en vint à se rappeler cet ami qu'elle avait cru sincère, paraissant l'être du moins, qui le premier avait fait battre son cœur d'un sentiment inconnu jusqu'alors. Oh ! l'illusionnée ! elle ne se doutait pas quelles larmes amères elle verserait à la suite de ce seul et unique amour !

Ah ! si le cœur pouvait se commander, elle ne lui aurait assurément pas dit d'aimer cet homme qui n'avait pas su avoir pitié d'un cœur qui se donnait à lui tout entier, ne lui demandant en retour qu'un peu d'amitié.

Mais lui, aimant à faire souffrir sans jamais ressentir aucune atteinte des douleurs dont il se plaisait à affliger celle qui l'aimait, marcha pour ainsi dire sur ce cœur, et en le regardant agoniser, ses lèvres qui auraient dû n'avoir que des sourires d'encouragement, afin de ne pas flétrir cette fleur qui ne demandait qu'à être cueillie, eurent un sourire d'indigne ironie !!!

En repassant ces souvenirs si cruels pour celle qui en avait subi toutes les tortures, elle n'eut pas une pensée, pas une parole de mépris, pour celui qui l'avait condamnée à porter la cicatrice de cette blessure.

Au contraire elle demanda au Très-Haut, pour ce tyran qu'elle aimait encore, de lui épargner la douleur d'une déception après un réel et sincère amour !

AN PRIX.

TOUT DE SUITE, ET DE SUITE

—Un jour, à l'Académie française, les membres du bureau cherchaient à établir une distinction entre "de suite" et "tout de suite." Autant de membres, autant d'avis.

—Messieurs, s'écria Bois-Robert allons manger une douzaine d'huîtres. Nous traiterons la question après. Cette motion est adoptée. On arrive chez l'écaillère :

—Veuillez, lui dit Bois Robert, nous ouvrir de suite six douzaines d'huîtres.

—Oui, ajouta Conrart, et servez-les-nous tout de suite.

—Mais, Messieurs, répondit la brave femme, si vous voulez que j'ouvre vos huîtres de suite et que je vous les serve tout de suite...

—Si, reprit un des convives académiciens en l'esprit duquel la lumière se faisait ; vous pouvez ouvrir les six douzaines de suite, c'est-à-dire l'une après l'autre sans interruption, et nous les servir tout de suite, aussitôt après les avoir ouvertes.

On peut voir, du reste, dans le Dictionnaire de l'Académie, la même explication donnée aux deux locutions qui amenèrent ce déjeuner.

Les hommes faibles hurlent avec les loups, braient avec les ânes, et bêlent avec les moutons.



LES BOURIATES.—C'est la base de leurs orchestres.—Page 693 col. 2.

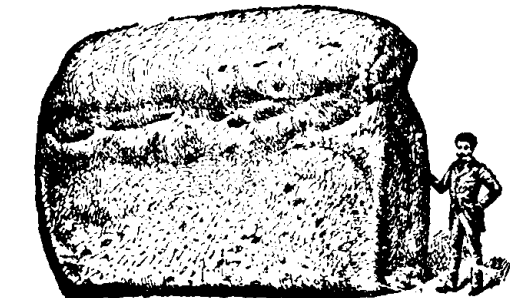
REPAS MONSTRE

On peut donner de deux façons des chiffres fantastiques à propos des repas :

Ou bien l'on compte ce qu'une ville réclame pour la nourriture de ses habitants pendant un jour ou un an. Ou bien l'on calcule ce qu'un homme dépense comme nourriture en toute sa vie, et c'est ce que vient de chercher un Anglais, et ce que nous allons dire après lui.

Evidemment, nous allons avoir des nombres considérables, mais comme il serait peu intéressant d'aligner des rangées de chiffres arabes, le chercheur a eu l'ingénieuse idée de concrétiser ses calculs et d'en faire des proportions. C'est original et cela plaît aux yeux.

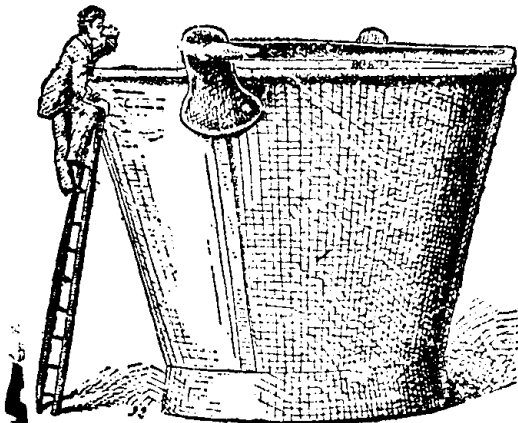
Voici d'abord une première constatation : Etant donné un estomac sain, un appétit ordinaire, une vie de soixante-dix ans, par exemple, on n'est pas peu étonné d'apprendre que, dans cet espace de temps, un homme mange et boit 1,280 fois son volume. Cela peut paraître impossible à première vue : la statistique est là.



Le pain de toute une vie comparé à celui qui le mange

Repassons du reste, chaque chose en détail : pain, liquide, bœuf, légumes, dessert, etc.

Le pain d'abord, à qui revient l'honneur du premier rang, étant l'aliment de tout le monde, de l'enfant et du vieillard, du pauvre et du riche. On compte que chacun mange en moyenne une livre de pain par jour, car si on laisse une partie aux autres dans les



Le seau qui contiendrait le liquide absorbé pendant toute une vie

premières années de sa vie, on se rattrape plus tard. Eh bien ! cela fait plus de 255 quintaux de pain pour la vie. Le pain ci-contre représente cette quantité. Si on voulait le renfermer, il faudrait une chambre de près de 400 mètres cubes.

Pour la nourriture liquide, cela varie avec les nations, puisque les Français ont le vin ; les Anglais, le thé ; les Allemands, la bière ; les Irlandais, le whisky ;

les Lapons, l'huile de phoque. Admettons qu'en moyenne chacun boive au moins deux litres par jour. Cette moyenne donne 730 litres par an et 51,100 litres

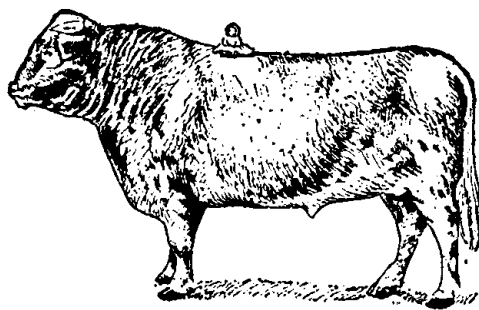


La pomme de terre comparée à celui qui la mange

en soixante-dix ans, ne pouvant entrer que dans un foudre de plus de 200 barriques ou dans un seau formidable, comme celui que nous représentons.

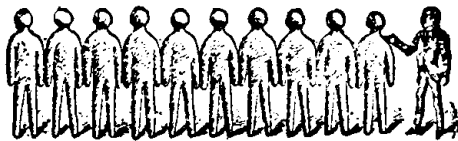
La pomme de terre est le plat le plus commun, même hors de l'Angleterre. Or, voici la quantité que chacun mange en soixante-dix ans ; elle est figurée par ce tubercule géant.

La viande n'est pas moins absorbée. En supposant



Le bœuf mangé en 70 ans

que toute celle dont on se nourrit soit du bœuf, on pourrait se l'imaginer sous la forme de cet animal gigantesque, pesant 18,000 kilos et ayant 5 mètres de



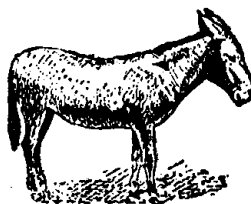
Les 10 statues de sel dévorées en une vie

haut. Le bébé assis dessus représente les proportions entre le mangeur et le mangé.

Avec le bœuf, il faut le sel. Est-il exagéré de porter au compte d'un homme de soixante-dix ans 1750 kilos de sel, soit 25 livres par an ? Alors, on en a assez pour faire dix statues, semblables à la femme de Loth.

Les légumes pourraient être représentés par une carotte un peu moins grosse que celle-ci, absorbée par un âne ; mais elle serait aussi énorme, si elle renfermait choux, poireaux, salsifis, haricots, pois, salades, etc.

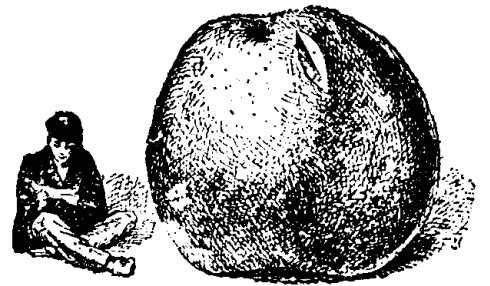
Si l'on veut énumérer ce qui peut encore se manger, ce n'est



Carotte mangée par un homme ou par un âne

pas fini. Supposons qu'on prenne par jour, au lieu de viande, une demi-livre de poisson, on en aura avalé au bout d'une vie de soixante-dix ans, 5000 kilos. Quelle baleine

Si vous préférez les œufs, un homme ne commen-

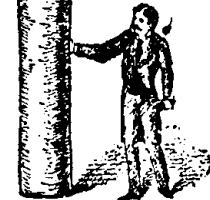


La pomme et celui qui la mange

çant à en manger qu'à dix ans—simple supposition—et n'en mangeant que deux par jour—autre hypothèse—en aura mangé 43,800 en soixante ans, à raison de 730 par an. S'il n'en prend que 4 par semaine, cela lui fera néanmoins 12,485.

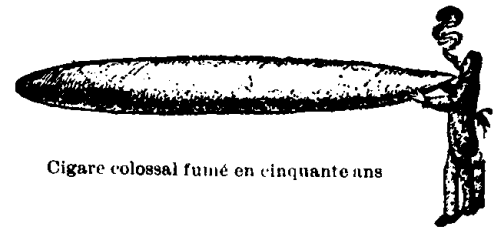
Passons au dessert. L'ensemble des fruits mangés par un homme en soixante-dix ans correspond aux proportions relatives de la pomme dessinée ici et du personnage qui va la goûter, comme Adam autrefois.

Le repas se termine ordinairement par du tabac. De vingt ans seulement à soixante-dix ans, le fumeur à raison d'une demi-douzaine de cigarettes par jour, en aura fumé 111,000. Cette quantité de tabac nous donnera une cigarette ayant 5 mètres de hauteur et 1m,30 ou 1m,40 de diamètre.



Si le tout était transformé en un seul cigare, il pèserait une tonne, et aurait plus de 5 mètres de longueur et 70 centimètres de diamètre. Il faudrait donc une machine à vapeur pour établir le courant entre la bouche du fumeur et l'extrémité de ce cigare, une fois allumé.

Voilà ce que la statistique a trouvé. Mais il ne faut



Cigare colossal fumé en cinquante ans

pas oublier de s'élever au-dessus de ces chiffres, et de remercier Dieu qui nous dispense si libéralement des dons de sa puissance et de sa bonté !

SOUVENIRS DE ROME

ROCCA DI PAPA, 7 août 1888

Mes chers parents,

Je vous écris d'un endroit célèbre dans l'histoire : Rocca di Papa est, en effet, le lieu où campa Annibal avec ses Carthaginois vers 216 avant J.-C.

C'est sur l'emplacement même de son camp que nous avons établi nos tentes : nous sommes ici au nombre de plus de quatre mille zouaves. Pour pupitre, j'ai mon havresac.

Malgré cette situation peu commode pour écrire, je vais tâcher de vous narrer notre voyage.

Nous sommes partis à fin juillet de Velletri pour Rome, où nous avons passé quelques jours aux Tarmini, dormant dans la paille, mais beaucoup mieux qu'à Velletri. Il y avait tant de puces à Velletri, que toutes les nuits nous devions nous lever trois ou quatre fois et aller secouer nos couvertures dans la cour de la caserne : cela ne nous avançait pas beau-

coup, je crois que les maudites petites bêtes remontaient les escaliers plus vite que nous !

Le 31 juillet, tous les dépôts sont partis de Rome sac au dos, avec tout le fournement. Je faisais partie du 3e dépôt, mais le 1er août, en arrivant au camp d'Annibal, je fus versé à la 5e compagnie du bataillon.

Mon sac pesait au moins quarante livres, et je l'ai porté dix heures durant. Je vous avoue que je n'aurais pas pu faire une demi-lieue de plus ! mais enfin, je suis arrivé assez bien et tout étonné de moi-même. Georges est encore au 4e dépôt.

Tous les dépôts de zouaves qui étaient à Rome se sont réunis sur la place Saint-Jean-de-Latran, le 31 juillet à 7 heures du soir. A 7½ heures, nous partions pour Rocca di Papa. Notre effectif se montait à huit ou neuf cents hommes. C'était une assez jolie file.

On nous mit au pas de route, c'est-à-dire sur deux rangs, aux deux côtés du chemin. Dès notre sortie de la ville, nous nous mîmes à chanter toutes les chansons de marche afin de soutenir notre pas.

Le jour avait disparu. Le ciel, ce beau ciel d'Italie au bleu si profond, se piquait de mouches d'or, la campagne, cette campagne romaine si nue, si désolée, était plongée dans un silence que, seuls, nous troublions et du rythme cadencé de nos pas, et des éclats de nos voix. Mais quand, une chanson finie, il s'écoula quelques instants avant d'en reprendre une autre, le calme solennel qui enveloppait l'immense plaine nous étreignait le cœur.

Et derrière nous, comme dans un rêve une image s'efface et disparaît, s'effaçait et disparaissait la Ville Eternelle, le dôme de Saint-Pierre s'estompait en une masse noire dans la profondeur du bleu parsemé d'étoiles... et bientôt, il n'y eut plus que la plaine autour de nous, la voûte turquise au-dessus.

A chaque lieue, nous faisons ce que l'on appelle la *petite halte*, pendant laquelle on se repose un peu, et où les rangs se confondent. C'est durant ces instants que l'on se raconte les dernières nouvelles reçues ; c'est alors aussi que l'on se rapproche d'amis que l'on n'avait pas vus depuis quelque temps.

La soif se faisait sentir dès les premières heures. Heureusement, j'avais eu la précaution de remplir de café ma gourde de soldat, je ne souffris donc pas trop.

Nous n'avions cependant pas fait deux lieues en tout, qu'un zouave tombait évanoui ; une demi-heure après, un second perdait connaissance. Comme j'étais en avant et Georges quelque peu en arrière de moi, Georges crut, en voyant ce zouave tomber lourdement et rester évanoui, que c'était moi. Il fut, vous le pensez bien, fortement effrayé.

Nous continuâmes notre route gaiement et arrivâmes auprès d'une petite ville nommée Grotta-Ferrata. Là nous mîmes nos sacs à terre : il y avait six heures que nous les portions.

Nos cuisiniers allumèrent des feux, firent le café que nous primes à une heure du matin. C'était la *grande halte*. Nous nous reposâmes jusque vers quatre heures du matin, causant, Georges et moi, comme si nous eussions été au foyer paternel.

Nous étions heureux, cet excellent cousin et ami et moi, de nous trouver réunis, de ne pas nous quitter pendant les quarante jours que, dit-on, doit durer le camp.

Nous reprîmes notre marche ; mais il nous restait le plus difficile à faire. Il y avait deux lieues encore, mais dans les montagnes. Toutes les demi-lieues, cette fois, nous faisons nos petites haltes. Plusieurs furent obligés d'abandonner leurs sacs tant ils étaient abîmés de fatigue. Je fus assez heureux d'arriver avec le mien. Georges lui-même dut abandonner le sien, les forces lui ayant manqué à une dizaine d'arpents tout au plus du camp.

Dès notre arrivée au camp, on me fit passer en compagnie avec sept autres Canadiens ; ce fut à la 5e du 1er que nous fûmes versés. Une quarantaine de Canadiens du 3e dépôt furent répartis dans différentes compagnies.

Parmi les compagnons que je connais à ma nouvelle compagnie, figurent Schiller et Champagne. Marion (1)

(1) Il s'agit ici de M. Marion, Notaire, décédé à Montréal à la fin de 1899.

n'est pas passé en compagnie, de sorte que nous ne pouvons pas nous trouver réunis sous la même tente. Mais nous pourrions nous voir tous les jours.

Notre camp se trouve situé derrière la petite ville de Rocca di Papa. Nos tentes sont placées dans un magnifique vallon qu'abritent les montagnes. Ce vallon est très propre à l'établissement d'un camp et aux exercices militaires.

Chaque jour, nous faisons l'école de bataillon.

Le climat est très beau ici, quoique nous ayons les deux extrêmes ; le jour, nous rôtissons ; la nuit nous gelons. Je ne pense pas que la vie du camp puisse nuire à ma santé.

Nous dormons sur la paille ; je ne m'en trouve pas mal du tout.

Rocca di Papa est une jolie petite ville située sur le flanc de la montagne. Son aspect est pittoresque. Les maisons sont bâties en gradins, de sorte que du bas de la ville on aperçoit toutes les façades, tandis du haut des rochers vous plongez dans les... cheminnées ! Elle possède une belle église.

Du sommet de la montagne, nous apercevons de magnifiques campagnes, et, à une demi-lieue de la ville, entre deux montagnes, on découvre un petit lac. Je crois c'est le lac d'Albano.

Tout au sommet d'une de ces montagnes se voit un grand monastère. Cet endroit doit être très agréable pour y passer l'été. Je ne pense pas m'ennuyer ici.

LÉON DES CARRIÈRES.

QUELQUES NOTES

Soirées de Familles ! Ces seuls mots n'éveillent-ils pas en vos âmes, aimables lectrices, de suaves et bien douces ressouvenances ? Et qui de vous n'a pas goûté le charme des beaux soirs sous un toit commun, un toit protégé par l'ange des franchises affections ?

Femmes—mères, épouses ou sœurs—et vous, les hommes, rappelez-vous et vivez un peu par le souvenir. Que votre mémoire vous rende ces bonheurs des temps qui ne sont plus ; et que le ciel vous en donne encore, et longtemps et beaucoup.

Soirées de Famille ! Ces mots depuis l'an passé ont vibré bien des fois à mon oreille et, quelque diable sans doute le voulant, je ne les ai pas écoutés : comme une fillette—coquette peut-être—n'écoute pas—cela arrive parfois—les paroles vraies mais si souvent entendues.—Or, un jour vient, et la jeune fille écoute et son cœur suit la parole.

Ainsi de moi, l'autre soir ; et maintenant, je vous parlerai des Soirées de Famille, non pas quelconques, non, mais des Soirées au Monument National, au monument de la grande famille canadienne dont le nom chante à l'âme, l'âme vraiment et purement belle.

La pièce était par d'Ennery, ce soir-là ! Conception nette et juste ; jeu sûr ; marche ferme et large : l'auteur est connu.

Il y a un peu de tout là-dedans : l'éclat de rire y vient sécher les sanglots, et l'irritation exaspérée convoie la douceur d'ange. Le torrent est l'ami du ruisseau, et la brise embaumée se mêle sans crainte et tout naturellement, ce semble, au Nord froid, dur, rigide, sournois.

Et M. Dubreuil rend cela si bien qu'on le croirait né de la pièce et pour elle ; il rend cela si bien que le foule s'imprègne en quelque sorte de ses mâles accents, de ses tendresses, de lui et, comme attaquée des nerfs, elle fait frémir l'écho d'approbations prolongées et des larmes d'émotion montent à son cœur.

Il y a là un "Bermé" et un "vol-au-vent" tout à fait bien ; le comte est digne de sa position et l'aïeul a les allures d'Esculape ; le fourbe est un véritable fourbe et l'amant sait aimer.

Et les dames ?

Parbleu, les dames ! j'aurais dû en parler plus tôt.

Non pas. Entre nous, vous savez, je voulais les bercer davantage et plus mollement dans ma pensée.

Jeanne était très malade, assurément. On dirait qu'elle a exposé sur la scène le fruit d'une expérience personnelle de la souffrance ; et l'amour maternel chez

la comtesse se trahit et perce partout, à chaque intonation, au moindre geste. Et cette Hélène, nous l'aimions autant que Lucien l'aimait.

Les baisers et les embrassements, les caresses, l'amour chez les trois femmes sont des baisers et de l'amour de femme : je veux dire que personne n'en peut donner de plus purs et de plus intenses. On croirait même que les battements du cœur de l'homme perdent de la force près de ceux-là.

De plus—et surtout—ces femmes ouvrent leurs âmes au public assoiffé ; et lui, le public, loin d'y prendre l'exaltation—comme ceci arrive parfois devant d'autres scènes—il a lu tout au long ce mot écrit en lettres brillantes : *Vérité* ; et son cœur a dit : "Je suis fait pour aimer, pour aimer le vrai, je battraï pour l'amour tel que Dieu le veut !"

Aux entr'actes, mademoiselle Blanche Gohier fut charmante en sa grâce naturelle.

Le violon a une âme : et que penser et comment dire sa grandeur d'expression quand une jeune fille y mêle les douces émotions de la sienne ?

M. Péloquin a de l'artiste dans le sang.

"Le public est à vous, mesdames et messieurs ; soyez à lui longtemps encore. Votre œuvre est sincère et pousse au bien : nous l'aimons."

Antonio Pelle tieri

BIBLIOGRAPHIE

MGR BRUCHÉSI ET "FLEURS ENFANTINES"

Nous venons de lire les paroles flatteuses que Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal a adressées à Mlle Hermance Lanctôt, à l'occasion de son joli volume : *Fleurs Enfantsines*.

Certes, l'auteur a obtenu un succès brillant, si l'on considère les nombreuses félicitations qui lui sont venues de toutes parts : de personnages marquants, de tous les journaux comme de plusieurs familles distinguées. Pas une note n'a été discordante, et nul ne l'aurait pu être à bon droit.

Comment ne pas admirer ce délicat album "des plus beaux enfants de la race canadienne" et les pages gentilles qui répandent la morale la plus saine sous la forme la plus attrayante ?...

Mais rien n'étonne quand on sait quelles plumes ont prêté leur concours à l'auteur.

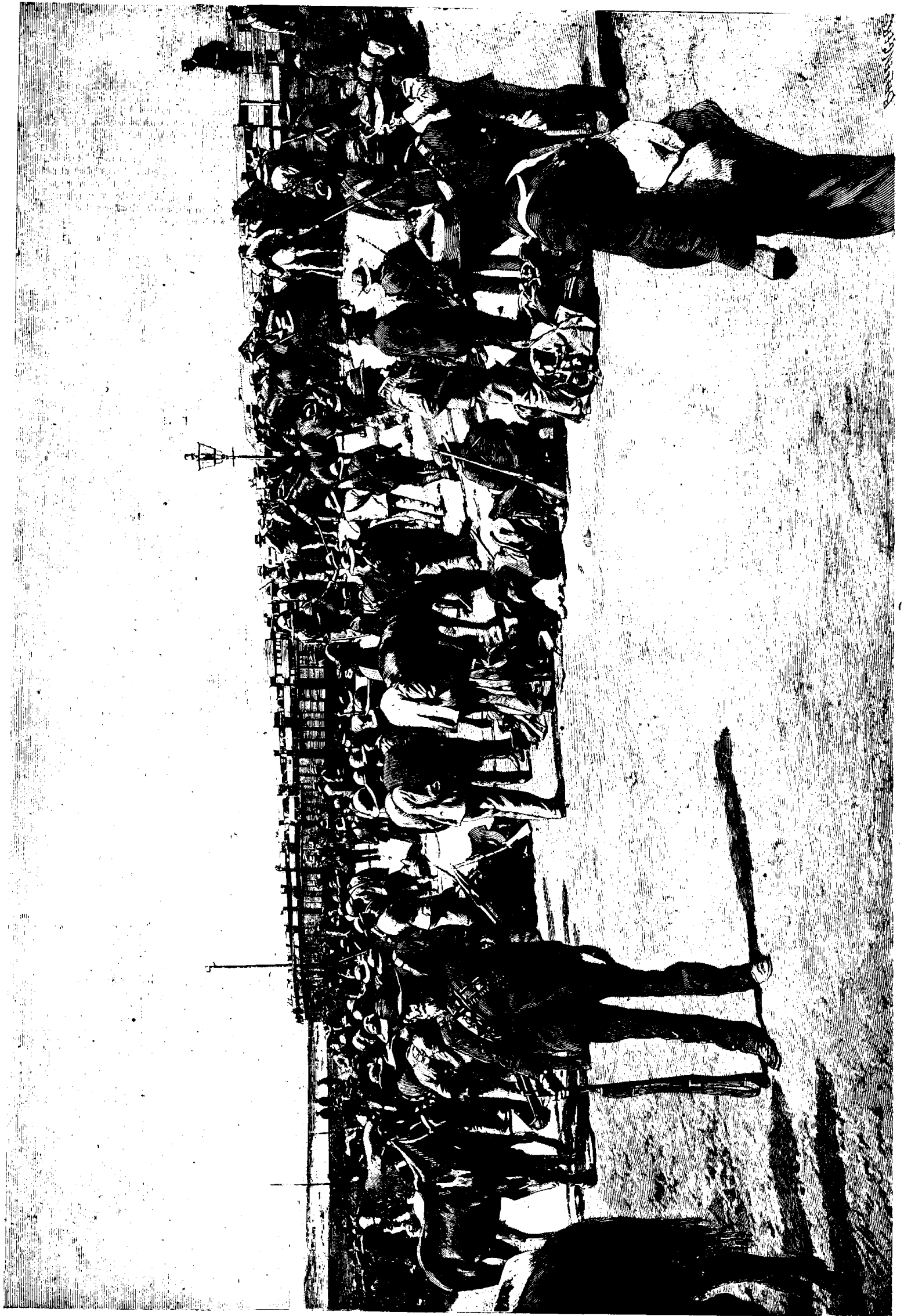
Mlle Marie Beaupré, dans *La Communiantz*, a des vers d'une douceur infinie ; Françoise, répondant aux fillettes qui lui demandent : *Sommes-nous jolies ?* est spirituelle comme toujours ; Gaétane de Montreuil raconte avec un charme captivant. Puis, M. Fréchette a des paroles graves et généreuses tout à la fois pour le cher petit monde auquel l'ouvrage s'adresse ; M. Picard se retrouve tout sensible dans sa page aux *Beaux Militaires* ; M. Ferland a de ces vers exquis au bas desquels il ne craint pas de mettre son nom.

Mlle Lanctôt n'a rien signé. On pourrait le regretter, ainsi que l'a fait remarquer une aimable chroniqueuse, si on ne la devinait sous *Monsieur Jules* et *Sages conseils* restés sans nom d'auteur. Aussi n'est-elle pas la première venue : son portrait figure avec honneur dans le groupe de collaboratrices que le MONDE ILLUSTRÉ a offert à ses abonnés au nouvel an ; et, si nous sommes bien informés, Mlle Lanctôt donnera une conférence aux dames bienfaitrices de l'Institution des Sourdes-Muettes, le mercredi, 7 mars prochain.

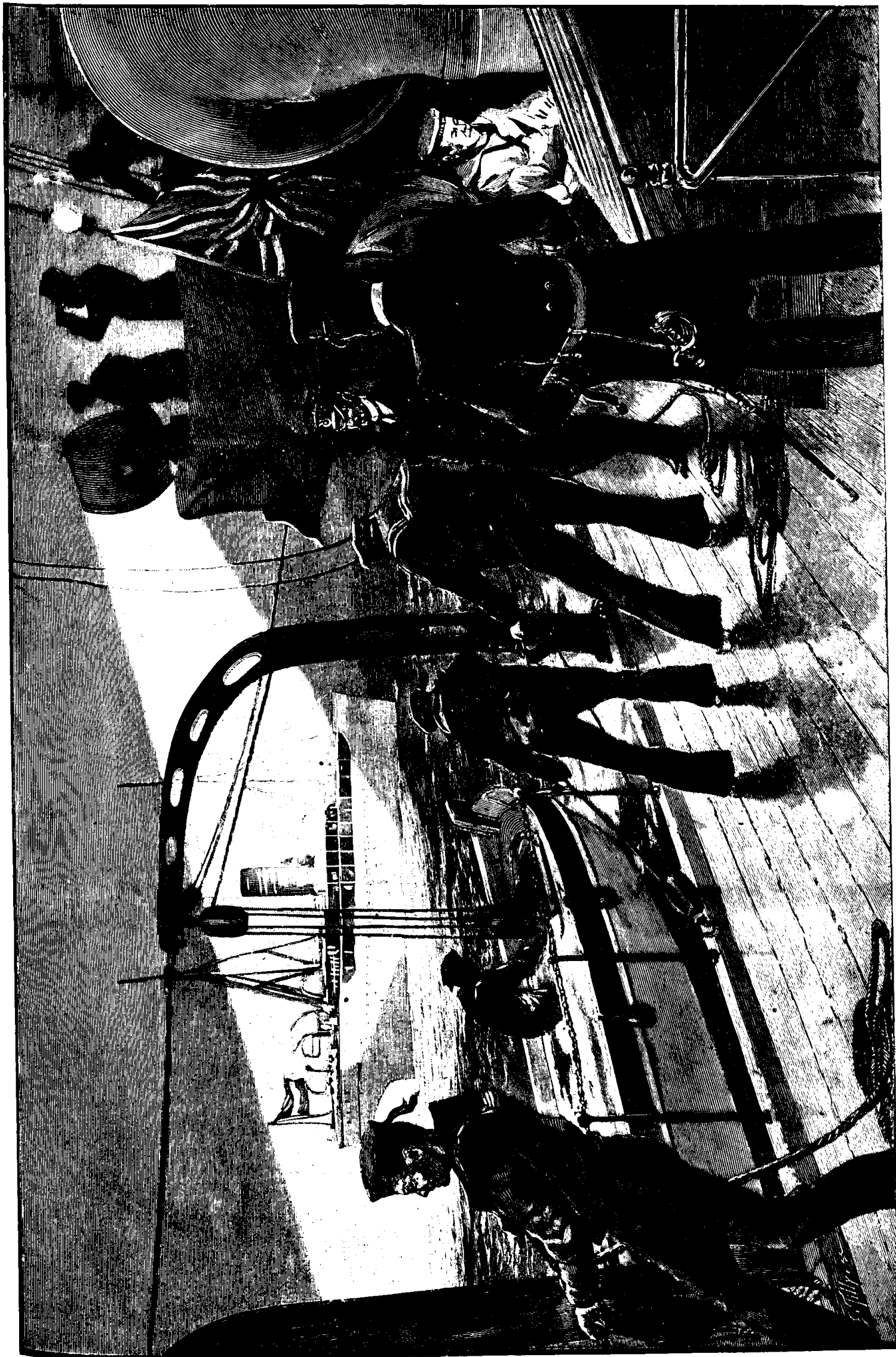
Donc, félicitations toujours à l'auteur des *Fleurs Enfantsines* ; et puisse le gentil ouvrage occuper la première place sur les rayons intimes de nos chers enfants.

PAUL G...

Les deux pilotes qui dirigent un général sont la netteté dans la conception et la vigueur dans l'exécution.—VERDY DU VERNOIS.



LA GUERRE DU TRANSVAAL. — Débarquement d'un train boer



LE DROIT DE VISITE. — Paquebot allemand arrêté par un navire de guerre anglais

FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse

Quelques malheureux que le sort néfaste a placés près de beautés glaciales, ou de laiderons sur le point de doubler le cap de la trentaine, paraissent se complaire dans leur compagnie. De fait, ils se tourmentent sur leurs sièges. Ils lancent à ce mannequin fanfreluché des regards désespérés.

Veinard, va ! pensent-ils.

—Mademoiselle, disait Gustave Turcobal d'une voix qu'il voulait rendre sympathique, à quelle déesse vous comparerais-je ? A Vénus, à Minerve, à...

—Assez, assez, monsieur, répondit Florence avec un geste d'effroi. Je ne suis pas très avancée en mythologie, et je n'ai pas fait ample connaissance avec les illustres et vertueux personnages auxquels votre indulgence veut bien me comparer. Du reste, monsieur, je préfère demeurer au Canada que d'aller siéger dans l'Olympe.

—Je ne sais pas ce que je dois le plus admirer chez vous, ou de votre esprit ou de votre beauté ?

—Vous êtes dans le doute, monsieur, moi, je n'en ai aucun. Ce que j'admire le plus en vous, c'est votre mémoire. N'avez-vous pas lu cette phrase si bien tournée dans le *Manuel des Salons* ? Au deuxième chapitre, si je ne me trompe pas.

Le galant se trouve mal. Les chandelles dansent comme des bacchantes devant ses yeux. Son silence devient embarrassant, funeste. Heureusement pour lui, Annette, d'un air de chatte malade, annonce :

—M. Hubert Rolette.

—C'est lui ! s'écrie Dorilla.

Florence a reconnu le nouveau venu. Son sang reflue vers son cœur qui bat plus vite. Son sein oppressé se soulève sous les sentiments de surprise, de joie, d'amour, d'admiration qui s'agitent dans son âme.

Gustave Turcobal la croit indisposée.

—Vous êtes malade ? Désirez-vous quelque chose ?

—Non, merci.

Et elle continue à regarder Hubert.

Aux présentations, le jeune homme salue d'un air dégagé. Il est aussi calme et aussi maître de lui-même, dans cette brillante réunion, que penché sur sa table de travail dans sa pauvre chambre qui n'aurait pas déplu au plus austère des fils de saint Bruno.

Soudain, il change de couleur, il pâlit. Un pensionnaire en vacances n'est pas plus embarrassé en présence d'une jeune fille !

—M. Rolette, j'ai l'honneur de vous présenter ma fille, fait le notaire en se rengorgeant.

Hubert bredouille le traditionnel :

—Je suis heureux de vous connaître, mademoiselle.

Florence, elle, du moins, a eu le temps de se remettre de sa surprise.

—Et moi, mon père, je vous présente mon sauveur.

—Comment ! Quoi... Mais... Vous ?... Mais c'est vous qui avez sauvé ma fille, s'écrie le notaire en sautant comme un diabolin dans l'eau bénite.

Il saisit les mains du jeune homme avec transport.

—Merci, monsieur, mille fois merci du service insigne que vous m'avez rendu ! Je n'essaie pas de vous récompenser ; aucune récompense n'est assez grande pour une telle action. Tout ce que je vous offre, c'est la reconnaissance d'un père.

Un avare aime toujours mieux donner sa reconnaissance que son argent. Plus pratique !

—Pourquoi tant d'effusion pour si peu ? Tout autre

en eût fait autant. J'ai été plus heureux qu'un autre. Voilà tout.

—Et tout autre en eût fait autant aussi ce soir, je suppose, dit Dorilla en riant de la mine d'outré-tombe que fit Hubert qui la regarda avec des yeux, oh ! mais des yeux !

—Mesdames, messieurs, je vous présente le sauveur de Me Drusac !

En entendant ces paroles, le notaire demeura bouche béante, incapable de dire un mot.

Le pauvre homme ! il ne comprend pas que l'on puisse tant donner sans recevoir d'argent.

Les deux aventures d'Hubert font en un clin d'œil le tour du salon. Florence est l'héroïne de la fête ; il en est le héros.



Celui-ci la tenait enlacée...

Le piano attaque les premiers accords d'une valse. Hubert, qui se trouve près de Dorilla, la prie de lui faire l'honneur d'un tour de valse. La jolie brunette bénit, dans le secret de son âme, la fortune qui la favorise si bien.

Elle a la part du lion.

Quant à la fille du notaire, le tact seul de sa bonne éducation lui donne un air aimable lorsque Gustave Turcobal se courbant devant elle jusqu'à terre, lui dit les doigts écartés sur son cœur :

—Mademoiselle voudrait-elle me faire l'honneur d'une valse ?

—Certainement, monsieur.

Néanmoins, elle jette des regards d'envie sur l'heureux couple emporté dans le tourbillon de la danse. Ils semblent si heureux !

Se croyant ancré dans les bonnes grâces de sa charmante valseuse, Gustave Turcobal ne fait pas attention à ce détail.

Il se cramponne à la taille de la jeune fille, comme un naufragé à une planche de salut.

Il danse comme s'il avait les pieds sur des charbons ardents.

Florence, par condescendance, ou par pitié, lui donne un coup d'encensoir sur sa bonne grâce. Le pauvre *dude* voit les bougies se livrer à une

sarabande désordonnée dans les lustres. Il perd la tête. Mettant le pied sur la traîne d'une valseuse, il y fait un irréparable accroc. La bouche en cœur, il va faire ses excuses, lorsque tout à coup il se heurte contre Dorilla. La jeune fille dit à Hubert en souriant malicieusement :

—Je crois que M. Turcobal succombe sous les émotions.

Les valseuses regagnent leurs sièges, Dorilla près d'Hubert.

Dorilla, avec sa vivacité habituelle d'enfant terrible, demande à brûle-pourpoint :

—Vous êtes journaliste, M. Rolette ?

—Oui, mademoiselle. Mais dites plutôt que je suis enfant de Bohême.

—Que ça doit être amusant, la vie d'écrivain !

—Ah oui ! très amusant. Aujourd'hui on nous juche sur le pinacle des honneurs, et demain on nous laisse choir au beau milieu du chemin, condamnés à manier le pic et la pelle ou à aller mourir derrière les noires murailles d'un hôpital. Journalistes, écrivains, flattons-nous les passions populaires ? on nous porte aux nues. Avons-nous le malheur et le courage de dire franchement la vérité aux peuples ? on nous conspuie, on nous crache à la figure. Mais que le monde nous adule ou qu'il nous méprise, le résultat est à peu près le même, vu que le jugement du monde est le jugement d'un sot. Peu importe que nous vivions dans un grenier ou dans un castel, sous les combles aux poutres tapissées de toiles d'araignées ou sous les voûtes dorées et enluminées, pourvu que nous ayons une croûte de pain sec pour soutenir notre guenille de vie et une bûche pour reposer notre tête. Surtout recevons l'adversité en lui faisant des pieds de nez, et, après avoir vécu en hommes, sachons mourir en hommes. Enfin, mademoiselle, puisque tout dire il faut, je crois qu'un journaliste devrait se condamner à un célibat perpétuel, car il serait malheureux de voir qu'une douce et gracieuse jeune fille dont les pieds ne doivent fouler que les roses, se vît obligée de traîner le boulet de la vie en compagnie d'un journaliste.

—Avouez, M. Rolette, que vous êtes un homme drôle et un dangereux original. Dans tous les cas, votre langage, m'ayant prise à l'improviste, je vous demande un sursis pour y songer.

—Accordé, chère mademoiselle.

—Si je ne me trompe, M. Rolette, vous avez là un rival qui ne lâchera pas la proie pour l'ombre.

—De qui voulez-vous parler, mademoiselle ? Je ne me connais pas de rival, pour la bonne raison que je n'aime aucune jeune fille. A moins que ce ne soit vous ?

—Je suis très flattée. Mais enfin, vous savez que je ne suis pas la dame qui ferait pourfendre deux chevaliers.

—Pourquoi pas ?

—Trêve de plaisanteries. Vous connaissez M. Turcobal ?

—Oui, je n'ai eu l'honneur et le bonheur de le connaître que ce soir. Mais mieux vaut tard que jamais, ajoute Hubert avec un sourire moqueur qui n'échappe pas à la spirituelle Dorilla.

—Oh ! mais là ! regardez donc ses yeux. Ne voyez-vous pas qu'ils sont tout de feu pour Mlle Drusac ?

Chère mademoiselle, je ne suis pas attaché à la brigade du feu. Que son cœur lui-même soit enflammé, est-ce à moi d'aller éteindre l'incendie ? Cependant, si vous me le commandez, je...

—Oh ! si nous n'avons que ce feu pour nous réchauffer, nous serons tous gelés avant demain. Mais il en est un que je redoute davantage. Vous savez lequel. Oh ! celui-là, il est dangereux.

—Mademoiselle, je vous...

—Ne niez pas, fait Dorilla, en voulant prendre un ton sévère qui lui sied comme le boulet ennemi dans la marmite du pioupiou. Allons, allons, bel amoureux, ne regardez pas tant de ce côté et écoutez-moi bien. Vous y êtes, n'est-ce pas ? Bien. Je commence. Mademoiselle Drusac qui, entre parenthèses, est mon amie de cœur, est ce soir, à double titre, l'héroïne du bal. Votre apparition nous a appris quel en serait

le héros. Or, comme je pensais qu'un héros et une héroïne ne se répugnent pas trop, j'ai voulu en faire l'expérience sur vous. La matière était belle. Les yeux sont le miroir de l'âme, vous le savez. Ils vous ont trahi. Donc, je n'ai eu qu'à regarder et j'ai tout découvert.

—Inutile de présenter ma défense, mademoiselle. Pour vous convaincre, il me faudrait une éloquence que je ne possède pas.

—Maintenant, monsieur le conquérant, sortez de la place forte dont vous venez de vous emparer. Je ne veux pas attirer sur ma tête le ressentiment éternel de mon amie.

Hubert répond par quelques paroles aimables aux compliments intéressés de certaines mères de famille qui avaient des filles à marier, et qui l'ont arrêté au passage, puis il s'approche de la fille du notaire, et salue avec courtoisie, mais sans affectation.

—Mademoiselle, puis-je espérer l'honneur d'une valse ?

Florence baisse les yeux. Mais elle les relève aussitôt avec un rayon de bonheur qu'elle s'efforce en vain de voiler.

—M. Rolette, mon carnet est plein de valses et de polkas promises, mais pour vous je fais exception. La prochaine valse est en blanc. Je ne l'ai promise à personne, car j'espérais que vous viendriez me demander. Ne soyez pas froissé de ce langage un peu osé peut-être. La reconnaissance de mon âme parle plus haut que les convenances mondaines. Aussi, monsieur, j'accepte avec plaisir l'honneur que vous me faites.

Florence pose sa main d'albâtre sur l'épaule du jeune homme.

Hubert passe gracieusement son bras autour de la taille de la jeune fille.

Tous deux s'envolent dans le tourbillon. Florence, dans l'ivresse du bonheur, s'abandonnait sans réserve à son élégant cavalier. Celui-ci la tenait enlacée d'un bras souple et ferme. Leurs yeux se rencontraient, ils échangeaient leur haleine. La fille du notaire sentait une chaleur étrange s'emparer de toutes les fibres de son être. Lui, la conduisait avec une grâce, une aisance qui la subjuguait.

Qui pourrait dire les sentiments qui s'agitaient dans le cœur virginal de Florence ? Elle-même, les connaissait-elle ? Cependant oui, elle en démêlait deux : l'amour, l'admiration.

Hubert avait cette délicatesse qui sait garder une juste mesure dans les plus grandes joies. Craignant que la jeune fille qui se mirait dans ses yeux ne fût lasse, il lui demanda si elle était fatiguée.

—Cette atmosphère est embrasée. Si nous allions dans le jardin ?

—Avec plaisir, mademoiselle. Florence alla chercher un châle de soie blanche.

—Permettez, mademoiselle. Et il le lui mit sur les épaules. Une de ses mains frôla le cou de la jeune fille.

Elle rougit et regarda les fleurs d'orange dessinées sur le tapis du salon.

Il sentit un frisson parcourir ses membres. Tous deux d'abord gardent le silence—toujours la vieille histoire—en se promenant à travers les allées froides et nues du jardin. Au ciel, la lune semble briller d'un éclat inaccoutumé. On dirait qu'elle prend à cœur son rôle de chaperon.

Pauvre lune ! combien de fois n'a-t-elle pas eu à remplir ce pénible devoir !

Chaperon parfois traître et dangereux. Quant aux étoiles, ce sont autant de chérubins qui folâtraient et qui n'y entendent rien.

Peu dangereuses celles-là. Mais la lune ! oh ! la lune !

Florence s'assit sur un banc rustique.

Hubert de même, sans doute.

(A suivre)

Je suis allé bien loin admirer les scènes de la nature ; j'aurais pu me contenter de celles de mon pays natal.—CHATEAUBRIAND.

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

LES BALLONS MILITAIRES

Les journaux nous ont appris que l'armée anglaise au Transvaal fait un grand usage de ballons captifs pour se rendre compte, à longue distance, des positions des Boers et de l'étendue de leurs retranchements.

Ce genre de ballon a été d'abord expérimenté en Allemagne ; sa forme étrange a déjà, sans doute, attiré l'attention de nos lecteurs.

Il ressemble à une sorte de gros saucisson, et sa force est de beaucoup inférieure à celle des grands aérostats que nous voyons s'élever parfois dans notre atmosphère plus pacifique que celle du Sud-Africain.

La raison de ce peu de force est bien simple : ce ballon n'est destiné qu'à élever à une faible hauteur un ou deux officiers au plus, ayant pour mission de faire une observation rapide dont ils doivent rendre aussitôt compte à l'état-major.

Trois ou quatre soldats suffisent pour le manœuvrer, le faire monter, descendre ou le conduire à telle ou telle place. A l'arrière est suspendu une sorte de sac, ouvert à son extrémité, et qui présentant toujours cette ouverture à l'effort du vent, est destiné soit à faire avancer l'aérostat, soit à le maintenir, comme fait la queue d'un cerf-volant, dans une position constante. De cette façon, le ballon peut demeurer longtemps immobile et assurer ainsi le succès des observations faites à son bord à l'aide de longues-vues ou même d'appareils photographiques.

Cet aérostat n'emporte point de nacelle avec lui : un système de cordages retient seulement l'observateur suspendu au-dessous de la machine.

On conviendra qu'au pays des Boers, quoique les officiers anglais chargés de ces dangereuses observations occupent par le fait même, une position élevée, ils doivent néanmoins avoir hâte d'être redescendus sur le vulgaire plancher des vaches !

LE "MAREORAMA" A L'EXPOSITION DE 1900

Une des attractions de l'Exposition de 1900, qui auront le plus de succès, est, sans contredit le *Mareorama*.

Il consiste en un grand navire sur lequel les passagers auront l'avantage inappréciable de faire, sans sortir de Paris, un splendide voyage sur la Méditerranée, entre Marseille et Constantinople.

Il va sans dire que ce fameux navire ne se déplace point, cependant, rien n'a été épargné pour donner à ses passagers l'illusion complète d'un voyage maritime.

Le bateau, monté sur un pivot cylindrique, imitera dans la perfection les mouvements ordinaires de roulis et de tangage ; tandis qu'autour de lui, s'agitiera et bouillonnara de l'eau de mer véritable, et que des ventilateurs répandront à son bord les senteurs parfumées des brises océaniques.

Les passagers de cet étrange bâtiment pourront se promener sur le pont ou assister, assis dans de confortables chaises bercantes, aux diverses manœuvres d'un équipage de véritables matelots, commandés par un officier des plus authentiques.

Sifflements des cordages, balancement des mâts, trépidations de la machine, fumée, rien en un mot ne manquera à l'illusion, au point que je ne répondrais pas qu'on fut obligé d'avoir à bord un médecin pour les "malades !"

En même temps des toiles gigantesques de 50 pieds de haut, admirablement peintes et animées d'un mouvement convenable, donneront aux voyageurs l'illusion des côtes s'éloignant derrière eux, du port de Marseille, des bateaux de pêche, de la haute mer et des rivages d'Algérie et de l'Italie : plus d'un demi mille de toile peinte passera ainsi sous les yeux des passagers, croyant assister au spectacle charmant d'un véritable voyage.

Le constructeur, M. d'Alési, a l'intention, après l'exposition, de changer ses toiles et d'offrir à ses

"passagers" une série de voyages dans tous les pays du monde.

L'édifice où est installé le *Mareorama* a 131 pieds de long, 112 de large et 75 de haut. Une immense terrasse le recouvre et sera transformée en une sorte de délicieux jardin suspendu auquel le public pourra accéder par de vastes élévateurs ou de grands et commodes escaliers splendidement décorés.

THÉÂTRES

MONUMENT NATIONAL

Encore salle comble, le 15 février. C'est définitif maintenant. Le succès des soirées de famille est assuré. Aussi, est-ce avec plaisir que nous avertissons nos lecteurs de se hâter de prendre leurs sièges pour la représentation du 22 courant. On jouera *Martyre*, drame en 5 actes, un autre chef-d'œuvre du célèbre d'Ennery. Rien n'est plus émouvant que cette pièce qui a eu des représentations innombrables à Paris et dans les plus grandes capitales du monde. Il faut l'avoir entendue pour comprendre ce que peut devenir un sujet pathétique sous la plume d'un puissant auteur dramatique. Les situations sont amenées avec un art sans pareil, les scènes sont admirablement charpentées, l'intrigue est superbe. Bref, nous prions nos lecteurs de ne pas manquer ce spectacle, car il en vaut la peine.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Le nombreux public qui vient tous les soirs au Théâtre des Variétés est absolument enchanté des représentations qu'on lui donne.

Cette semaine on nous convie à entendre *Cartouche*, un drame nouveau pour nous. *Cartouche*, c'est le grand voleur légendaire de Louis XV, c'est le père de Rocambole. Il fut si populaire qu'il est entré dans l'histoire et comme c'est M. Godeau qui nous le représentera, nul doute qu'il sera amusant. Ajoutons que ces comparses seront le lieutenant Grébillon, Terdie, Double Main-Duvernay ; Charlot, Darcy, Léveillé, Frankel, etc., que nous verrons Palmieri dans le brave François Labelle, en chevalier d'Orlessan et du Castel comme marquis de Grandlieu.

Quand à Mlle de la Sablonnière elle nous jouera Jeannette la paysanne, avec son brio habituel et Mlle Bérange sera charmante sous les traits de Louise de Grandlieu.

Les décors et costumes seront nouveaux, quand aux entr'actes il y aura de jolie surprise.

Après cela qui donc osera dire que le Théâtre des Variétés n'est pas un des meilleurs établissements de notre ville.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.*—Emile Morin, 1842, rue St-Laurent ; Ernest Messier, 744, rue Craig ; Mme Joseph Lamoureux, 117, rue St-Timothée ; A.-H. Ladouceur, 1174, avenue Hôtel-de-Ville ; E. Corbin, 342, rue Richmond ; Alfred Gagné, 271, rue Panet ; L. Laramée, 212½, rue Visitation ; J. Bélaïr, 703, rue Lafontaine.
- St-Henri de Montréal.*—E.-L. Giroux, 35, rue Agnesse.
- Maisonneuve.*—Michel Gamache, 159, rue Pie IX.
- Westmount.*—L.-A. Picard, 705, rue St Antoine.
- Quebec.*—J.-B. Jacques, 234, rue de la Reine, St-Roch ; O.-J. Bégin, 35, rue Ste-Marie, faubourg St-Jean ; Mlle Tremblay, 12, rue Dorchester, St-Roch ; F.-X. Gingras, 118, rue Latourelle.
- Lévis.*—Mlle Laura Michaud.
- Sherbrooke-Est.*—Alfred Paradis.
- Sorel.*—Joseph Pontbriand.
- Portneuf.*—Mlle Emma Beaudry.
- Lawrence, Mass.*—Mme Louis Morneau, 7 rue Green.
- Brooklyn, N.-Y.*—Philip Gambarosa, 20, Columbia Place.

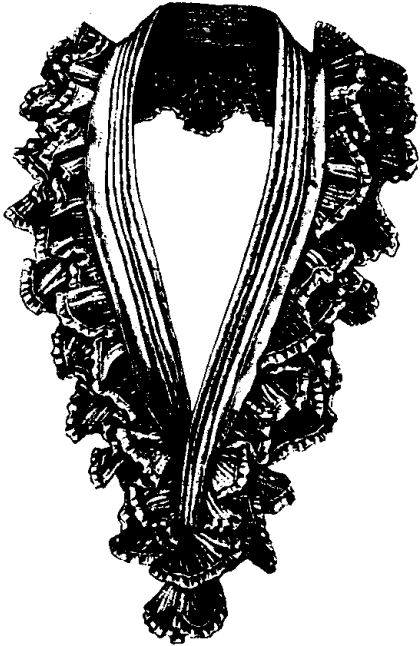
LA MODE

1. *Coiffure basse à boucles.* — La coiffure basse convient pour une chevelure courte mais abondante. Diviser les cheveux et prendre les mèches de devant et des côtés à part ; ensuite diviser les cheveux derrière en trois parties et former des deux parties latérales plusieurs bouffants derrière. Encore deux bouffants avec les cheveux du milieu, le reste tombe en boucles. Onduler légèrement la chevelure devant, friser les bouts qui sont arrangés à côté des bouffants.



1. Coiffure basse à boucles

2. *Fichu à plissé dentelé.* — Au modèle en gaze de soie blanche, le motif dentelé est plissé au fer, sur des bandes droit fil, puis un bord dentelé sera coupé net et l'autre sera serti de ruban mignon. Les dents infé-



2. Fichu avec plissés dentelés

rieures ont 3 pouces, les supérieures 2 pouces. Adapter le plissé double à une bande d'étoffe drapée ayant 49 pouces de long et 2 pouces de large au milieu derrière, $\frac{1}{2}$ pouce aux extrémités.

3. *Costume avec boléro.* — En drap bleu foncé avec garniture de biais de satin noir en $\frac{1}{2}$ pouce, appliqués par piqûre en volutes ou, sur fond de velours noir, par groupes de trois bouclettes. Plastron-chemisette en satin blanc ; cravate en satin noir ; ceinture-corset en velvet rouge à pois blanc. Cette ceinture, d'un biais drapé, sera ten lue sur la doublure et agrafée sous le bras gauche, le corsage-doublure au milieu. Biais de satin noir en $4\frac{1}{2}$ pouces drapé en col droit. Doubler la veste de mousseline ferme, le col coupé à même et les revers de bougran ; parties-gilet en

éttoffe double. Cravate en satin noir, de bandes biaisées en 16 pouces sur $7\frac{1}{2}$ pouces et $10\frac{1}{2}$ pouces de long réunies par un lien et rattachées au col. Jupe à 7 lés biaisés ; à chaque lé, ajouter à hauteur des genoux, 6 pouces d'étoffe qu'on disposera en plis plats passés en dessous.

4. *Robe "princesse avec volant serpentine.* — En drap automobile ; empiècement et col droit en velours plus foncé. Bords ondulés accompagnés de trois rangs de piqûres. Corsage doublure achevé séparément et jupe garnie d'un volant dentelé sur 7 pouces sur lequel retombe un plissé de même largeur. Couturer le bord de la jupe doublure sur celui du corsage ; fermeture des deux parties au milieu devant. Confectionner séparément la robe de Jesus et la rattacher aux coutures en longueur du corsage-doublure par des points invisibles. Ces deux parties sont réunies par les coutures d'emmanchure. La partie intercalée a une serpentine adaptée ; le bord supérieur ondulé est accompagné de deux plis-bises. Doubler de satin jusqu'à l'empiècement la moitié gauche du plastron qui agrafe sur le corsage doublure. A la jupe, serpentine de 11 pouces sur 192 pouces d'envergure ; son bord inférieur replié en ourlet sur $2\frac{1}{2}$ pouces sera garanti par trois piqûres ondulées. Col droit agrafant dans le dos. Manche avec entourneure ajustée par des pinces et manchette ornée de piqûres.

Parlez peu de vous-même ; parler de soi est une chose aussi difficile que de marcher sur la corde. — S. FRANÇOIS DE SALES.

JEUX ET AMUSEMENTS

PROBLÈMES CHIFFRÉS

25 041 156 V7 W39X91 7849 01471 Z1 9851.

ANAGRAMME

Lorsque j'entends ce chant de fête,
C'est une union qui s'apprête.

COQUILLES AMUSANTES

- 1.—Quand on est mieux, on ne se fait plus guère d'allusions.
- 2.—On ne suit pas aisément l'âne de la ferme.
- 3.—Je te crie de ne pas prier.
- 4.—Dans le carême, on trouve les pommes toutes frites.

ÉNIGME

Noire comme la nuit, mobile comme l'onde,
Je donne à l'invisible une forme et des traits,
La parole au muet. Je soulève le monde,
Je déchaîne la guerre ou ramène la paix.
Là, le vaisseau sur moi doucement se balance ;
Je le fixe, immobile, au sein des flots mouvants ;
Là, je suis sur la terre emblème d'espérance,
Que la foi fait briller aux yeux de ses croyants.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 824

Métagramme. — Canon et Caton.

Logogriphe. — Revers. Rêve. Verre. Serre. Verser et Sevrer.



3. Costume avec veste boléro 4. Robe princesse avec volant adapté pour dames

LE SEUL ESPOIR DES FEMMES MALADES

Le mal particulier aux femmes, voilà qui sonne mal aux oreilles du public, dans l'imagination duquel il évoque des idées de diminution physique et de désespérance de la vie.

C'est vrai jusqu'à un certain point. Ce mal rend la femme impropre aux travaux du ménage, et l'énergie morale et les forces physiques s'affaiblissent chaque jour, si la malade n'a pas recours de suite à un traitement raisonné. Si elle s'abandonne à elle-même, la malade marche rapidement vers la mort, après une vie toute de souffrances cruelles. Il lui faut absolument renoncer à mener la vie des autres femmes.

Mais si, avant que le mal prenne des proportions inquiétantes, on recourt au merveilleux spécifique du Dr J. Larivière, connu sous le nom de "Régulateur de la Santé de la Femme", et les "Females Plasters", il y a bon espoir, dans 99 cas, sur 100, d'éviter la mort, et de revenir à la santé parfaite.

A toutes les femmes qui souffrent de cette cruelle maladie, nous leur conseillons le traitement du Dr J. Larivière, le seul qui ait fait ses preuves dans cette cure si difficile. Ecrivez pour avoir sa liste de questions secrètes. Avendre dans toute bonne pharmacie.

SI VOUS SOUFFREZ

De la Grippe ou de quelques autres maladies de la Gorge ou des Poumons, prenez le "VIN MORIN CRÉSO PHATES." C'est le seul remède qui vous guérira. Conseillez-le à vos amis malades de la Grippe. Se vend partout.

LE SANG RICHE, ROUGE, EST LA SOURCE DE LA VIE, DE LA SANTE ET DU BONHEUR

Si vous êtes pâle, nerveuse, faible, sujette à des maux de tête, à la dyspepsie, aux migraines, employez les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard pendant quelques semaines et vous serez surpris du résultat.

C'EST POURTANT VRAI

Quand on pense qu'avec une bouteille de *Bovine Rheumat* on peut souvent éviter la terrible consommation.

GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

UN HOMME PEUT ETRE LAID

Un homme peut être laid : il peut même abuser de cette permission. La beauté chez la femme au contraire, est une obligation. Il ne peut cependant y avoir de beauté lorsque la santé fait défaut : l'insuffisance et l'impureté du sang sont des obstacles fréquents à la beauté, causant la pâleur, la maigreur, les éruptions cutanées. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, ont pour effet de reconstituer, de régénérer et de purifier le sang. Elles guérissent les affections, les désordres et les maladies provenant de la faiblesse, de l'insuffisance, de l'appauvrissement du sang, permettant ainsi à ceux qui les prennent régulièrement de reconquerir la santé, la force, la beauté et le bonheur. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard sont en vente dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte trois boîtes pour \$1.25 : sont expédiées par la poste à n'importe quelle adresse aux États-Unis ou au Canada en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Canadienne, 202 rue St-Denis Montréal.

La Grande Librairie Fauchille

17.2 rue Sainte-Catherine.

Cette importante maison, vient de recevoir une consignment de tous les grands ALMANACHS FRANÇAIS, qui surpasse tout ce qui a été importé en ce genre à Montréal depuis longtemps.

La maison Fauchille est en correspondance directe avec toutes les principales maisons de France et de Belgique.

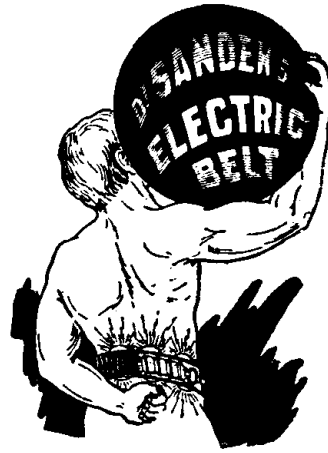
Almanachs ! Almanachs !

Voici quelques-uns des prix de ces Almanachs : Hachette, 10c, 60c, 90c, et \$1.15 ; du Drapeau, 10c, (par la poste 15c), 60c, et 80c. L'on y trouve aussi les Almanachs Vermot et Dupont. Les commandes par la poste sont promptement remplies.

L'Almanach Illustré, 100 gravures ; aussi les Almanachs, des Devinettes pour rire, des Calambourgs, des Songes, du Magicien des Salons, de la Bonne Cuisine, de la Politesse Française, du Farceur, des Gasconnades, des Jeux de Société, etc. 15 cents chaque et 17 cents par la poste.

Hommes Faibles

Dans les faiblesses débilitantes, le résultat des excès ou des indiscretions de jeunesse, j'ai trouvé que la meilleure méthode d'appliquer le courant électrique est celle qui s'applique à la région lombaire, facilitant ainsi le courant à travers les reins, l'estomac, le foie, la vessie et les glandes épuisées. C'est là l'application de ma



Ceinture Electrique

avec suspensoire pour homme, un appareil connu et employé par tout le monde civilisé.

C'est un traitement populaire à cause de ses résultats. J'ai annoncé cette Ceinture durant 25 ans lorsqu'elle n'était pas aussi perfectionnée — et durant tout ce temps, j'ai trouvé des centaines de mille admirateurs ; c'est un plaisir de la recommander. Elle supprime les dro-

gues qui empoisonnent l'estomac. Elle supprime toute stimulation, parce que, par sa nature, l'Electricité NE PEUT stimuler ; elle fortifie et donne du ton. Ma Ceinture Electrique est l'idéal du traitement à domicile. Vous la mettez autour du corps, au coucher — les courants sont instantanés — et vous l'ôtez le matin. Faites ça durant deux à trois mois et vous pourrez constater un mieux immense dans l'état général de votre santé. Ne faites pas d'abus, c'est tout ce que je demande.

Ecrivez pour avoir ma brochure expédiée gratuitement et bien cachetée. Elle explique tout. Ou mieux, venez me consulter sans frais aucun à mon bureau.

Dr M. SANDEN, 182 rue Saint-Jacques, Montréal

Heures de bureau, 9 à 6. Dimanche, 11 à 1.

Après le Feu, c'est la Foule !

Le Feu la Fumée et L'Eau

Des foules immenses encombrant notre magasin depuis sa réouverture. Nos "Bargains" innombrables font fureur chez tous les acheteurs économiques. On vient de partout prendre une part des marchandises que nous sacrifions à vil prix. C'est une vogue phénoménale. Les foules succèdent aux foules et chaque acheteur bien servi y trouve

Font des Bas Prix sans Réserve

Son Article Presque Pour Rien !

On en parle partout !!

Stock choisi totalement sacrifié !

Toutes les dernières nouveautés en Articles pour Dames et Messieurs. Nos Tapis et Prélarts. Fournitures de maison, Lingerie, etc.

Tout est sacrifié sans réserve !

Grand étalage des Grands "Bargains" à chaque comptoir. Des Milliers de Lots de Marchandises intactes presque pour Rien !

Venez au vrai Magasin des Familles

Arcand Freres, Coin des Rues St-Laurent et LaGauchetière

CHOSSES ET AUTRES

Plus de 25 000 personnes ont été tués par des animaux sauvages dans l'Inde, en 1899.

On annonce que les Arméniens sont menacés d'hécatombes comme celles qui eurent lieu il y a trois et quatre ans.

Le gouvernement impérial vient de câbler au gouvernement canadien de vouloir bien lui acheter encore 3.000 tonnes de foin.

Robert le représentant mormon de l'Utah a été chassé de la chambre des représentants à Washington par un vote de 278 contre 50.

En 1898 le Canada a vendu pour \$12,540,000 de fromage, et cette année pour \$14,698,000, soit \$2,000,000 de plus.

On annonce que le nombre des exposants à Paris, cette année, dépassera 10,000. En 1878 le nombre des exposants ne dépassait pas 1,900.

Une fabrique de viande en conserves de Toronto, vient de réaliser le joli bénéfice de \$30,000 sur ses ventes faites au gouvernement impérial pour l'armée d'Afrique.

La grande mode est de porter des fleurs naturelles; on fait son choix d'une certaine fleur et on ne porte jamais que celle-là. C'est une élégance charmante, mais d'une mode un peu coûteuse, car une fleur abordable à un certain moment, devient hors de prix dans une autre saison.

La voilette se pose un peu différemment; aujourd'hui elle est moins longue, a presque la forme d'un loup, laissant le menton découvert; il faut avouer aussi que le menton n'est pas à plaindre avec les cols élevés, les nœuds ou cravates de tulle volumineux; il est enfoui caché bien suffisamment, garanti du froid.

LECTURES POUR TOUS

On cite fréquemment l'exemple de certains privilégiés de la littérature, dont les romans attirent des prix énormes. Pour Dumas père, entre autres, écrire une ligne, c'était gagner plus que le salaire journalier d'un artisan. Certes, il y a bien là de quoi s'étonner. Mais que penser alors d'une revue rémunérant un collaborateur au prix de dix-sept francs la ligne! Telles sont pourtant les conditions fabuleuses offertes par les Lectures pour Tous, la revue si répandue publiée par Hachette et Cie. 1,000 fr. pour 60 lignes, répondant à une question simple, voilà ce qu'avec un peu de bon sens on court la chance de gagner, en participant au grand concours annuel des Lectures pour Tous, dont on trouvera l'exposé dans le numéro de Février, qui vient de paraître.

Le numéro, 50 centimes. Abonnements: Un an: Paris, 6 fr.; Départements, 7 fr.; Etranger, 9 fr. En vente chez Fauchille, 1712, rue Sainte-Catherine.

COMBLE DE LA SAGESSE

Avoir toujours une bouteille de Buvine Rhumal à la maison, c'est bien facile et c'est le comble de la sagesse.

PARTOUT ON FAIT L'ELOGE DU "BROMA"

Le meilleur tonique connu pour les maladies du sang et des nerfs. Faiblesse générale, Constipation, Boutons, Clous, Eczéma, Anémie, douleurs dans les régions du Foie, etc.

Le "BROMA" est encore un tonique supérieur pour les femmes relevant de maladie, les jeunes filles faibles et énerées, les enfants rachitiques et sans vigueur.

Demandez-le à votre marchand de remèdes.

—Un homme voit plus qu'une femme, mais une femme voit mieux ce qu'elle voit

POURQUOI ?

Pourquoi le Vin des Carmes est-il si recherché des malades et des convalescents? C'est bien simple: avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux médecins. Partout où pénètre le Vin des Carmes, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique sérieux.

GRATIS aux HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755, Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR. Membre A. A. P. Q. No. 146 Rue Saint-Jacques MONTREAL.

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL. Moderne et confortable. Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1803. MARCHAND, 680. Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.

ETÊS-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie: les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic, 596, AVENUE LASALLE, CHICAGO, ILL.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop. Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

HOMMES FAIBLES

Jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande. PASTILLES DE JEAN.

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port. Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean. Adressez: B. Poste Boite 187, Montreal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Daclier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY. Ont obtenu les plus hautes récompenses. Gros: Dr CLÉRY à Marseille (France). Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Hémorroïdes. N'oubliez pas que le seul remède infailible à la guérison et la cure permanente des Hémorroïdes c'est Le Célèbre Onguent Anti-Asaphe. Du Prof. N. CODERRE. 191 RUE BEAUDRY. Prix 0c et \$1.00. ESSAYEZ-LE.

Pin Rouge DU SUD du Dr HARVEY. La demande croissante pour le. démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un SOULAGEMENT IMMEDIAT de Toux très obstinés et cela sans déranger la digestion. Boutellles, bonne mesure, 25c. CIE DE MEDECINE HARVEY. 424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

35 ANS D'EXPERIENCE ARMAND DOIN 1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux! Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

ARMAND DOIN 1584 Notre-Dame. Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull Over. Prix réduits.

VERSOLITAIRE. Trente ans de succès. GUERISON CERTAINE en 24 heures des COLIQUES et NAUSEES sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du L. KIRN. Par les CAPSULES L. KIRN.

MON JOURNAL. Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50.

La Royal Silver Plate Co. Vieilles argenteries remises à neuf à prix raisonnables. Plaqueurs en Or et en Argent. No 40, côte St-Lambert. Tel. Bell: Main 1387.

Dr J. G. A. Gendreau CHIRURGIEN-DENTISTE. 20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL. Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m. Tel. Bell: Main 2818.

LAPRÈS LAVERGNE Photographes. No 360 RUE ST DENIS COIN ONTARIO MONTREAL P.Q. BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1283. RESIDENCE TEL. BELL EST 1743.

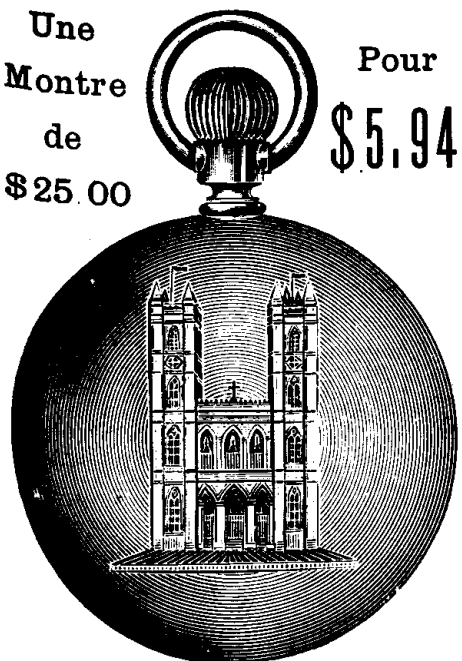
50 YEARS' EXPERIENCE PATENTS. TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c. Munns & Co. 361 Broadway, New York.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France.

Notre Grande Offre pour 30 Jours

La plus belle montre qui ait jamais été offerte en Amérique

Une
Montre
de
\$25.00



Pour
\$5.94

L'Eglise Notre-Dame de Montréal, est très bien gravée et incrustée en or pur sur le boîtier. En réponse à un grand nombre de demandes de nos clients canadiens-français du Canada et des Etats-Unis qui voulaient avoir une montre avec l'Eglise Notre-Dame gravée sur le boîtier, nous avons, sans égard aux dépenses, produit une montre qui est sans aucun doute la plus belle production de l'art de l'horlogerie. Le boîtier est pourvu d'un pas de vis; il est absolument à l'épreuve de la poussière et vous pourrez porter cette montre pendant des années avant qu'il soit nécessaire de la faire nettoyer. Ce boîtier est en métal d'argent solide qui dure beaucoup plus longtemps que l'argent, car il est plus fort. L'Eglise Notre-Dame qui est gravée en or pur sur le boîtier, contient pour \$1.68 d'or pur. Le mouvement est un "Full Jeweled" américain bien ajusté pour la chaleur et le froid, et nous garantissons que chaque montre marquera l'heure

juste durant dix ans. C'est la plus belle montre qui ait jamais été offerte aux lecteurs de ce journal, et vous ne pourrez l'acheter pour moins de \$25.00 dans n'importe quelle autre maison du Canada.

NOTRE GRANDE OFFRE

Envoyez-nous 25 cents et nous vous enverrons une montre par l'express au bureau d'express le plus proche de chez vous. Là, vous pourrez l'examiner, et si vous la trouvez parfaitement satisfaisante, vous paierez à l'agent de l'express le reste du prix, soit \$5.69 et emporterez votre montre.

Si vous nous envoyez le prix total de \$5.94 avec votre commande, nous vous enverrons en cadeau une belle chaîne doublée en or, ainsi que votre montre, enregistrées par la poste. Nous demandons des agents dans toutes les villes du Canada, pour vendre cette montre. Ecrivez-nous pour avoir nos catalogues. Quand à notre honorabilité, adressez vous à la Canadian Express Co., ou au bureau de ce journal. Envoyez l'argent par mandat-poste ou lettre enregistrée.

The Standard Silverware Co.,

Dept. 1, 246 RUE ST-JACQUES, - - MONTREAL, CANADA.

Manufacturiers, agents en gros et importateurs de montres Waltham et Elgin de haute qualité et d'argenterie de tous genres.

Lettre ouverte au Public

Monsieur WILFID TREMBLAY,
De Portneuf, Saguenay

Guéri d'une vieille Bronchite par le "VIN MORIN CRESO-PHATES"

Portneuf, Saguenay.

A M. le DR MORIN, QUÉBEC.

Monsieur le Docteur.

Je ne m'étonne plus d'entendre vanter si souvent le "VIN MORIN CRESO-PHATES". Ses effets sont extraordinaires, prompts et durables; ses vertus curatives des plus puissantes.

J'étais atteint de Bronchite. Depuis longtemps je souffrais de cette terrible maladie sans jamais avoir pu trouver aucun remède à mon mal. Au contraire, mon oppression et ma toux devenaient insupportables. L'automne allait venir avec ses jours humides, ses nuits pleines de souffrances. Je lus un

jour dans un journal de Montréal, l'annonce de votre "VIN MORIN CRESO-PHATES". L'idée me vint immédiatement de l'essayer. A peine en avais je pris quelque doses que déjà je me sentais beaucoup mieux.

Ce soulagement inattendu m'encouragea d'en continuer l'usage. Au bout de six semaines j'étais parfaitement rétabli.

Je serai toujours heureux, monsieur, de recommander le "VIN MORIN CRESO-PHATES" aux personnes prises du même mal que moi.

Bien à vous,

WILFRID TREMBLAY.

DR BERNIER
DENTISTE
60, rue Saint-Denis,
MONTREAL

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÉT de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES AN-ONIO
toniques digestives, reconstructions. 2 fr.
Ph^{ie} WALAVANT, 19, r. des Deux-Points, PARIS.
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

OFFRE SPECIALE No 4

50 berceuses et fauteuils de fantaisie, en chêne ou en imitation d'acajou — couverts en peluche de soie avec siège et dossier très bien brodés. Notre prix spécial primitif était de \$6.75.

Maintenant - \$5.00

Venez de bonne heure si vous voulez avoir le premier choix

RENAUD, KING & PATTERSON,
652 rue Craig 2442 rue Ste-Catherine



La boisson
des enfants

C'est l'Eau Minérale

Radnor

Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'Eau Radnor donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

Trestler, Globensky & Martel,

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine,
Montréal

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -:-
Ouvrages de Bâtisses et de
Cimetières. — Tous Genres. -:-

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

NOUVELLES A LA MAIN

Le juge (chauve).—Si la moitié de ce que les témoins déposent contre vous est vrai, votre conscience doit être aussi noire que vos cheveux.

L'inculpé.—Si la conscience d'un homme doit se juger par les cheveux, eh bien, alors, vous n'en avez pas du tout, M. le juge.

—Ainsi ses parents veulent faire de lui un grand pianiste ?

—Oui.
—Et où va-t-il prendre ses leçons ?
—On n'en sait rien encore, mais en attendant en lui laisse pousser les cheveux.

Scène du ménage.
Monsieur.—Tenez, vous étiez faite pour être la femme d'un imbécile.

Madame.—Et je n'y ai pas manqué.

—Il y a deux périodes dans la vie d'un homme pendant lesquelles il ne comprend sa femme.

—Lesquelles ?
—Avant de se marier et ... après.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes feront bien d'écrire pour notre blanc de questions. Nous ne chargeons absolument rien pour les conseils donnés; nos médecins soignent les hommes et les femmes également. La Cie Médicale Franco-Coloniale 202 rue St-Denis Montréal.

ESSAYEZ LES "PILULES CARDINALES" DU DR ED. MORIN

Elles sont incomparables pour les femmes pâles; les jeunes filles sans énergie et toutes les personnes ayant besoin d'un Tonique supérieur. Se vendent partout.

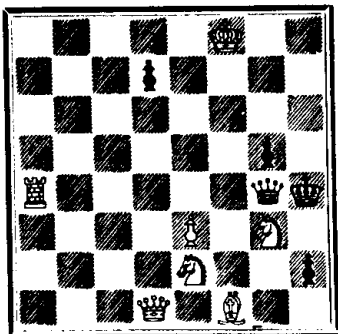
ESSAYEZ

Vous toussiez... Essayez le Baume Rhumal et vous verrez.

LES ECHECS

PROBLÈME NO 213

Composé par M. H. Keidanski
Noirs.—5 pièces



Blancs.—7 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU NO 212

Blancs	Noirs
1 F 6 D	1 R 2 T
2 D pr P	2 R 1 T
3 C 4 C	3 P 6 D
4 D pr P	4 P mat.

Un bienfait pour le beau sexe

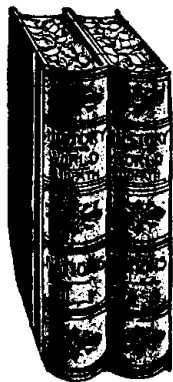
Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**. Les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD.

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERRAULT

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Specialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

TEL. BELL EST 846.

Dr Jos. Versailles, L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 395, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

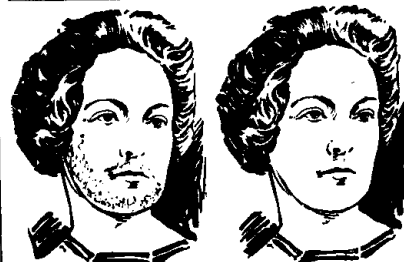
Heures de consultations: 8 A. M. à 8 P. M.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX!

Pôles à Rideaux, tous les genres.
Séchoirs à Rideaux.
Ustensiles de Cuisine, tous genres,
Peintures préparées,
Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
Escabeaux grands et petits.
Machines à Laver et Tordeurs
Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER

6 rue St-Laurent.



Avant l'emploi.

Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incrustation des ongles soignés par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

487 et 448 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec,

MERCREDI, LE 21 FEVRIER 1900,

Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de	\$10,000
1 " "	4,500
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	80
66 " "	25
100 " "	40
200 " "	20
300 " "	12
500 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 20
100 " "	12
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

300 Lots de	\$ 4
900 " "	4

3,500 Lots valant \$49,742

Prix du billet: 25c, 50c et \$1.00. En vente partout.

Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



A L'ENFANT MALADE


Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. Prix: 25c.

IL FAUT DORMOL!!!

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...
Champagne

Préférés des connaisseurs—Fait du plus pur Havane—Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

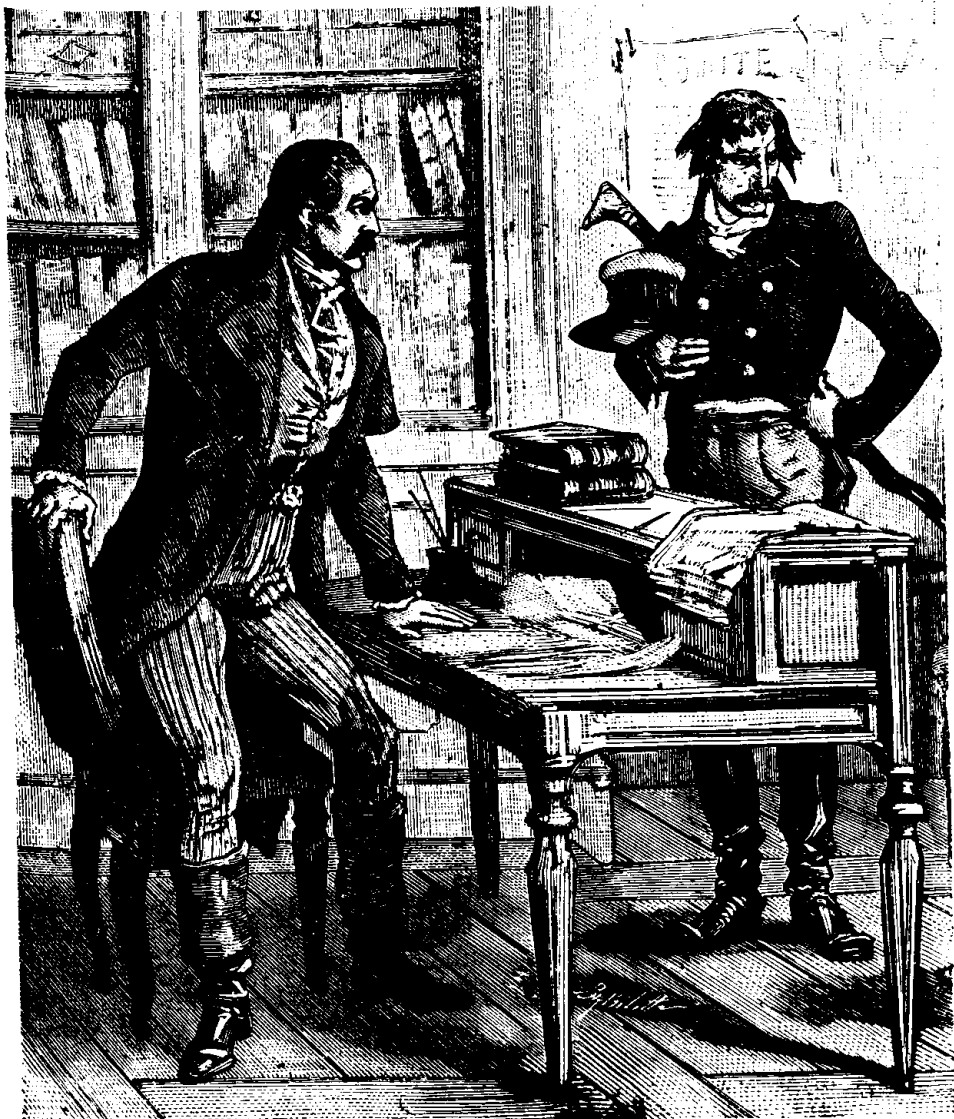
Le plus fort tirage au Can.-da. sans exception.

CIRCULATION

66,803

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.



Qui ne sert point à la Révolution la trahit.—Page 172, col. 2

ville s'était, deux jours auparavant, donné la jouissance de voir vingt malheureuses femmes arrivant du Poitou, qui brisées par la fatigue d'une longue route, s'étaient étendues sur le pavé de la cour de la Conciergerie, et dormaient du sommeil lourd de la bête de somme. Leurs vêtements étaient devenus des haillons, leurs pieds saignaient, sur leurs faces se voyaient de longs sillons de larmes. Elles pleuraient même durant le sommeil et devaient presque passer des charrettes qui les avaient amenées dans le tombereau de l'exécuteur.

Fouquier se trouvait donc en belle humeur, et causait gaiement avec son secrétaire, quand Jeanne lui vint demander s'il pouvait recevoir un groupe de jeunes filles.

—Certainement, répondit-il.

—Je vais les introduire, citoyen.

Jeanne sortit, et ne tarda pas à paraître suivie d'une douzaine de jeunes filles, toutes différentes de taille, de chevelure et de visage. Un seul trait les caractérisait d'une façon uniforme : l'effronterie de leur regard.

Il faut le dire, cependant, toutes étaient belles, d'une beauté commune parfois, mais incontestable. Si la distinction leur manquait, la plupart gardaient une fraîcheur éclatante.

—Que voulez-vous, citoyennes ? leur demanda Fouquier-Tinville.

La plus âgée du groupe s'avança :

—Je me nomme Eglé, lui dit-elle, je vends des fleurs, et l'on me connaît pour mon patriotisme. Nous habitons toutes le même quartier, proche des Halles, et l'ambition nous est venue. Dame ! citoyen Accusateur, tu comprends, maintenant que la République a mis les jolies filles à la mode, on est bien aise d'être dans les honneurs. Nos amies, quand elles sont prises du désir de briller en public, manœuvrent mystérieusement. Nous, au contraire, nous nous sommes réunies, et il a été convenu que nous viendrions en corps te demander de nous faire figurer dans les fêtes de la République.

—En quelle qualité ? reprit Fouquier-Tinville.

—Dame ! je ne sais pas, répondit Eglé, parvu qu'on nous mette de beaux costumes. Habille-nous en déesse Raison, en Pudenc, en Nymphes, en tout ce que tu voudras. Nous voulons monter dans des chars, nous asseoir sur des autels, avoir place dans les cortèges, jeter des fleurs aux patriotes, et nous faire donner, par le choix que tu feras de nous, un brevet de beauté qui ne saurait nous nuire.

Fouquier-Tinville se mit à rire.

—Vraiment oui, Eglé, tu es ambitieuse ; je t'approuve fort, et je regrette seulement de ne pouvoir faire droit à ta requête : tu t'es trompée de porte, ma jolie fille, c'est chez l'incorruptible Robespierre qu'il faut te rendre.

Eglé fit une moue significative.

—J'aime mieux m'adresser à toi, citoyen Accusateur.

—Sur quoi se fonde ta préférence ?

—Nous savions que tu ne nous ferais pas interdire ta porte.

—Et tu crains que Robespierre...

—Oh ! s'il n'y avait que lui, reprit Eglé avec un sourire, il l'ouvrirait au contraire à deux battants. Il m'envierait une cérémonie pour y placer les plus belles personnes, et il se tiendrait au milieu d'elles, portant un bouquet à la main, et pontifiant devant la foule... Mais Robespierre n'est pas le maître...

—Bah ! fit en souriant Fouquier-Tinville, qui s'amusa toujours beaucoup quand on lui racontait les nouvelles de l'intérieur de Maximilien.

—Vois-tu, citoyen, la fille de Duplay le menuisier, la belle Eléonore, car elle est très belle, ne permet pas aux femmes d'entrer chez Robespierre. C'est une louve, une hyène que cette créature-là. Elle est jalouse de l'Incorruptible, à lui planter un couteau dans le cœur. Maximilien commande à Paris, mais Eléonore lui fait peur.

—Tu me fournis une excellente idée, ma jolie Eglé.

—Laquelle, citoyen ?

—Je vais te remettre une lettre de recommandation... Le messenger ou la messagère de Fouquier-Tinville entre partout. Tu seras témoin de la rage de

12

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

Elle prit ses ciseaux d'or, coupa une boucle de sa chevelure blonde, la roula sur son doigt, et la remit à Chénier.

—Et maintenant, lui demanda-t-elle, voulez-vous encore mourir ?

—Ah ! s'écria André d'une voix tremblante de joie, cette existence dont j'avais fait le sacrifice, je la disputerai à la Révolution, au Comité, au bourreau. Dès ce soir, j'écrirai à Marié-Joseph et je le supplierai de mettre tout en œuvre pour faire éclater mon innocence, et me rendre une liberté que vous me donnez le droit à vous consacrer.

Le beau visage de Mlle de Coigny rayonna sous ses larmes.

—Je savais bien, dit-elle, que vous ne voudriez pas mourir.

CHAPITRE XVII

MARCUS

Fouquier-Tinville n'était pas encore sorti afin de reprendre ses fonctions de magistrat coupeur de têtes. Le tigre rentrait un moment ses griffes. Il se reposait des fatigues d'une longue veille passée dans la " petite

maison " d'un des membres du tribunal révolutionnaire. Son secrétaire travaillait à la confection de dossiers qu'il ne se donnait pas même la peine d'examiner. A quoi bon ? puisque les cinq mille captifs détenus dans les prisons de Paris, les palais et les couvents, accommodés en cachots, étaient condamnés à tomber sous le couteau de la guillotine. Pourquoi lire des listes de proscrits, si quatre cent mille innocents, embastillés dans toutes les villes de France, devaient mourir à leur tour ? Comme on ne trouvait point que les arrestations faites à Paris d'après les dénonciations des Observateurs de l'Esprit public, pussent suffire au besoin d'égorgement qui s'était emparé des membres du tribunal, la province faisait à la capitale des envois de condamnés.

Il y avait des arrivages d'hommes et de femmes voués à la guillotine, comme autour des abattoirs on voit des troupeaux de bœufs et des moutons destinés au couteau et à la masse du boucher.

De tous les coins de la France, on charriait des victimes à la Conciergerie. Elle s'emplissait, elle débordait des convois des départements.

Rarement, on prenait la peine de transférer ces malheureux ! N'était-il pas plus simple de s'en débarrasser tout de suite par le massacre ? Fouquier-Tin-

cette belle lionne qu'on appelle Eléonore Duplay. Si, par hasard, Maximilien ne te rendait pas justice, reviens ici, et compte sur moi.

—Merci, citoyen Accusateur, dit Eglé.

La troupe coquette qu'elle conduisait sourit, salua et quitta le bureau.

Fouquier-Tinville poussa un grand éclat de rire.

—Marcus, dit-il à son secrétaire, le feu va prendre aux copeaux du menuisier Duplay. Ce sera bien fait ! Pourquoi Maximilien prétend-il être plus sage que les républicains ses collègues ? Il n'en a pas le droit et nous devons y mettre bon ordre... Pendant mon absence, commence le dépouillement des dossiers que t'a remis Robert... Ce garçon, qui promettait beaucoup, baisse d'une façon singulière... La ci-devant comtesse de Civray et sa nièce, qui portaient sur elles des valeurs considérables, ont échappé à toutes les recherches... Il faudra surveiller ce Robert Comtois, je le crois capable de s'approprier ce qui revient de droit à la République.

L'Accusateur public prit son grand portefeuille et quitta son bureau.

Un moment après, Jeanne y entra, tenant dans ses bras une gerbe de fleurs.

Fouquier-Tinville aimait les fleurs autant que Robespierre.

Avec une lenteur de mouvements, qui semblait due à une excessive fatigue morale plutôt qu'à la lassitude physique, Jeanne remplit les grands vases, et rangea les roses avec le goût particulier à cette créature charmante.

Tout à coup elle se recula et son visage se couvrit de rougeur.

Dans la glace placée en face d'elle, Jeanne avait vu se refléter la figure du secrétaire de Fouquier-Tinville.

L'expression en était si violente, elle trahissait une admiration si passionnée, que la pauvre Jeanne se sentit plus effrayée à la pensée d'avoir fait naître un tel sentiment dans l'âme de Marcus, qu'elle ne l'eût été d'une menace de son maître.

Cependant, comme elle était douée d'une grande force d'âme, elle feignit de n'avoir ni surpris le regard de Marcus, ni deviné ce qui se passait dans son âme. Son beau visage conserva sa placidité, et sans s'occuper du jeune homme, elle continua à ranger ses fleurs.

Le calme de Jeanne augmenta la fièvre brûlant les veines de Marcus ; il se leva et s'élança vers Jeanne, mais si grande était la candeur que respirait toute la personne de la jeune fille qu'il sentit bientôt la timidité succéder à l'audace.

Cependant, il comprenait que désormais il lui était impossible de se taire.

Son secret l'étouffait.

Ce secret, il le cachait au fond de son âme depuis que Jeanne remplissait les fonctions d'officiuse chez l'Accusateur public.

Marcus appartenait à une famille tenant à la basoche depuis plus d'un siècle. Il devait à l'éducation paternelle l'amour de la lutte, l'ambition de parvenir, le dédain des moyens employés pour atteindre le but qu'il s'était fixé.

Tant que la révolution couva sourdement, il en suivit les progrès avec une fièvre latente. Ses vingt ans, pleins de sève et d'aspirations, battirent des ailes à l'idée de voir se réaliser ses rêves.

Cependant, s'il crut le moment favorable pour se frayer un chemin, il eut assez d'intelligence pour comprendre qu'il ne se trouvait encore à la hauteur d'aucune situation politique.

Il se mit dès lors à travailler avec l'emportement d'une nature passionnée, demandant à l'histoire ses faits, à la philosophie ses enseignements dangereux ; il cherchait avec persistance l'occasion de se rencontrer avec les hommes représentant les opinions nouvelles.

Jusqu'à ce moment Marcus, tout en adoptant la morale des philosophes, en rêvant en France une république idéale, calquée sur celle d'Athènes plutôt que sur celle de Lacédémone, conserva une sorte d'honnêteté native, puisée dans l'éducation de la famille. Il se croyait assez fort, tout en remplaçant l'Évangile par

l'Encyclopédie, pour garder un esprit droit, un cœur honnête, une vie exempte de tout reproche.

Il ne se jeta pas dans la révolution à corps perdu.

Entraîné par les sophismes, épris de liberté par l'orgueil, quitte à s'élever ensuite au-dessus des autres, il glissa sur la pente du mal avec une lenteur qui, tout d'abord, ne lui permit pas de s'apercevoir du chemin parcouru.

Dans la société d'hommes violents, ses sentiments s'aigrirent, s'exaltèrent ; les passions, en se déchaînant en lui, avancèrent un éclat facile à prévoir.

Après avoir souhaité une république athénienne, il ne songea qu'à changer Paris en cette ville de Corinthe où ne pouvaient aller que les plus riches d'entre les Grecs.

Dès lors, il comprit les spoliations faisant tomber dans les mains des chefs de l'État des sommes fabuleuses, grâce auxquelles ils donnaient libre carrière à leurs appétits ; les proscriptions qui chassaient du sol français la noblesse dont elle avait été la gloire, et laissaient à sa place, pour en occuper les hautes dignités, des hommes sortis du tiers ou des bourgeois devenus redoutables par leur nombre.

Le courant l'entraîna. Pour ne point demeurer en arrière de ceux dont il s'était fait le disciple et l'ami, afin d'éviter de leur devenir suspect, à mesure que des idées subversives servaient des ambitions féroces, il dut témoigner plus d'ardeur pour le triomphe de la révolution. Les premiers crimes commis furent mis sur le compte de l'entraînement d'un peuple ivre de liberté. Les emprisonnements devinrent plus fréquents, les assassinats se succédèrent, la proscription s'étendit des nobles au clergé, pour finir par embrasser ceux que l'on suspecta de regretter le Roi et d'honorer la religion. Marcus, qui d'abord avait senti se révolter au fond de son âme ses derniers bons sentiments, contint l'effroi secret qui s'empara de lui, dans la crainte de se voir accuser de modérantisme.

Lors du procès des Girondins, il refréna son indignation. Un ami le prévint en secret qu'on ne le considérait plus comme un de ceux sur qui l'on pouvait compter d'une façon absolue.

Il devait prendre des précautions. En même temps, les passions contre lesquelles il avait lutté se déchaînèrent avec violence. Il assista au souper des chefs du pouvoir, et noya dans l'ivresse les derniers de ses remords.

Marcus, ne pouvant plus reculer sans être perdu, se jeta tête baissée dans les saturnales révolutionnaires.

Plus il voyait mourir, plus il tenait à la vie. Il ne comprenait pas l'existence sans plaisirs, succédant à d'autres plaisirs, sans or prodigué pour satisfaire des désirs naissants, aiguillonnés par les satisfactions de la veille.

Ses vingt ans bouillonnaient comme un cratère. Il ne voulait ni ne pouvait en refréner les ardeurs.

A force de parler dans les clubs, où sa facilité de parole lui procura des succès qui achevèrent de le griser, il parvint à posséder une notoriété dans Paris.

Alors il se sentit en voie de parvenir à tout.

Les événements l'ayant rapproché de Fouquier-Tinville, il sollicita la faveur de lui servir de secrétaire. Cette situation pouvait être à la fois une satisfaction, d'orgueil et une défense. Près de l'Accusateur public, il devenait inattaquable. Il se réjouissait à l'idée de connaître ses secrets, de fouiller dans les dossiers, de tenir dans ses mains des milliers de vies. Il s'accoutuma à dresser des listes de proscription, à accumuler des noms illustres sur des feuilles que lisaient le soir les géoliers.

Marcus éprouva bientôt, comme son maître Fouquier-Tinville, la soif du sang et le besoin des émotions violentes que procuraient les séances du tribunal.

Il se complut à être témoin des drames horribles, à voir couler des pleurs de femmes, à surprendre les caresses ardentes d'enfants auxquels on ravissait leur père.

Les scènes effroyables du jugement, des fournées de la guillotine, des groupes d'hommes et de femmes marchant à l'échafaud le grisaien, comme les Romains aimaient à se repaître de la vue du massacre des chrétiens par les gladiateurs ou les bêtes féroces.

A l'heure où Jeanne entra chez Fouquier-Tinville, le cœur de Marcus ouvert à des passions furieuses ne semblait capable de contenir aucun sentiment généreux.

La vue de Jeanne Raimbaud le frappa comme une révélation.

Depuis deux années, il vivait au milieu des déesses Raison, des Nymphes, et autres personnages emblématiques figurant dans les cortèges se déroulant au Champ-de-Mars et aux Tuileries, habillées à l'antique et coiffées de bandelettes. Son regard avait perdu l'habitude de se reposer sur des physionomies sereines. Sans doute, à la barre du tribunal, il avait vu de nobles femmes, contemplé d'augustes visages, mais autour de celles-là l'approche de la mort mettait un reflet à part, un nimbe rappelant celui des martyrs. Il ne pouvait fonder sur ces victimes aucune espérance, il lui était même interdit de les suivre au milieu d'un rêve. Ces belles têtes pâles, lui apparaissant au milieu des tricoteuses de la guillotine, et des furies de l'échafaud, roulaient une heure plus tard sous le couteau de Sanson.

Mais Jeanne ! Jeanne dont la fierté s'alliait si bien à une beauté parfaite, irrésistible : Jeanne, dont chaque pas, chaque geste, chaque mot révélait la grâce et trahissait des habitudes contraires au rôle qu'elle remplissait dans la maison de l'Accusateur public ; Jeanne devint subitement l'objet d'une passion contre laquelle Marcus ne songea point à se défendre, et qui, subitement, lui élargit le cœur dans la poitrine.

Il ne comprit pas qu'il se trouvait séparé de Jeanne par un abîme. Presentant un mystère dans la vie de la jeune fille, il résolut de le pénétrer d'abord, et de s'en servir plus tard.

Les femmes absolument chastes sont rarement en garde contre l'explosion des sentiments qu'elles font naître.

Absorbée par une douleur profonde, ayant sans cesse devant les yeux le but qu'elle devait poursuivre, Jeanne ne s'aperçut de la persistance de Marcus à se placer sur son passage, ni de la fixité ardente de son regard quand il se trouvait près d'elle. Le souvenir du comte de Civray l'envahissait d'une façon trop douloureuse ; la lutte qu'elle subissait entre sa tendresse et son devoir ne laissait dans sa pensée aucune place pour une idée étrangère.

Il fallut que le hasard la plaçât en face d'un miroir, et lui fit saisir, dans le jeu des glaces, le regard de Marcus, pour qu'elle comprit ce qu'elle devait redouter du secrétaire de Fouquier-Tinville.

Afin de prouver qu'elle ne comprenait et ne redoutait rien, Jeanne mit une lenteur affectée à remplir les jardinières, et ne put point s'apercevoir que Marcus quittait son bureau afin de se rapprocher d'elle.

Elle acheva sa besogne, et elle se disposait à sortir du cabinet de Fouquier-Tinville, quand Marcus lui dit d'une voix agitée :

—Mademoiselle...

A cette époque, et dans la situation qu'occupait Jeanne chez le magistrat de la Révolution, ce titre pouvait cacher un piège, et se changer plus tard en condamnation.

La jeune fille le comprit, et levant sur Marcus un regard un peu railleur :

—Que voulez-vous, citoyen ?

A son tour elle souligna le mot par l'intonation.

Marcus devina qu'il faisait fausse route. Il venait d'obéir à son instinct qui lui conseillait le respect à l'égard de l'officiuse de Fouquier, qu'il soupçonnait d'appartenir à une classe élevée ; Jeanne se mettait sur la défensive, il ajouta donc rapidement :

—Citoyenne, pourquoi ne vous placez-vous pas sur les rangs, afin d'être saluée déesse ? vous seriez certaine de l'emporter sur Eglé et ses compagnes.

—Certaine ! fit Jeanne, oh ! non, citoyen, je n'en serais pas sûre. Ces jeunes filles sont charmantes, elles comptent des amis puissants qui les protègent ; laissez-leur le triomphe de marcher en costume grec au milieu d'une foule païenne ; j'ai trop peu de temps pour remplir ici tous mes devoirs.

—Vous êtes si belle ! murmura Marcus.

—Assez, citoyen, dit Jeanne, je ne suis point accoutumée aux compliments, je ne les aime pas.

—Dites plutôt que vous dédaignez celui qui vous les adresse.

—Du dédain, moi ! Et pour vous ! Que suis-je donc, sinon l'officiuse, la servante de la citoyenne Fouquier-Tinville. Je n'ai pas besoin de me payer de mots. Ce n'est point le titre de valet qui doit humilier, mais la situation. Pauvre, je suis servante c'est-à-dire la dernière de cette maison, tandis que vous êtes le secrétaire intime d'un homme qui tient la vie des dix mille prisonniers dispersés dans les prisons de Paris.

—Officiuse, servante ! vous ?... s'écria Marcus, allons donc. Oui, vous recevez un salaire, vous habillez la femme de l'Accusateur public ; pour tous vous semblez une fille intelligente, sachant chiffonner des rubans et lier les cheveux d'une bandelette dorée ; on vous regarde comme plus adroite que les autres, voilà tout.

Si la belle Thérèse Cabarus vous connaissait, elle chercherait à vous enlever à votre maîtresse actuelle. Il est permis peut-être, à tous ceux qui vous approchent et qui vous voient, de se méprendre sur ce que vous êtes véritablement, mais moi ! moi qui sens pour vous un entraînement irrésistible, je ne m'y trompe pas !

—Citoyen !

—Et tenez, à cette minute même vous vous trahissez. Le mépris dont s'en prend votre regard, l'intonation de votre voix sont d'une femme qui a vécu au milieu d'un monde que vous affectez de ne pas connaître.

Jeanne secoua la tête.

—Vous vous trompez dit-elle, j'appartiens au peuple et j'en suis sortie.

—Qui donc vous appris cette fierté d'attitude, cette correction de langage ? Oh vous a-t-on enseigné ce qui ne s'acquiert que par le frottement continu d'une société choisie ? Est-ce en vous livrant à de durs travaux que vous auriez gardé ces mains blanches ? Non ! non ! vous trompez ceux qui vous entourent et qui vous emploient ; vous mentez à votre passé, à votre éducation pour une raison que j'ignore. En entrant chez Fouquier-Tinville, vous avez un but que vous poursuivez avec l'obstination tranquille qui fait le fond de votre caractère. Oh ! tenez ! depuis deux ans, je me suis jeté à corps perdu dans une révolution que vous devez haïr, j'ai touché à la hache, j'ai les mains rouges. Et cependant, je vous le jure, si vous avez un secret, vous pouvez me le confier...

—Je n'ai point de secrets, répondit Jeanne, dont le visage garda sa pâleur de marbre.

—Vous me repoussez ?

—Je n'ai ni à vous accueillir ni à vous repousser.

—Mais je vous aime ! vous le voyez bien !

—Vous avez tort, citoyen Marcus.

—Et vous me répondez : — " Vous avez tort " — de cette voix sans timbre, avec laquelle vous transmettez un ordre. Votre front ne rougit pas sous mon regard, tant vous vous sentez forte de votre froideur. Je vous avoue que j'ai fait de votre tendresse le but de ma vie, et vous n'êtes pas même saisie d'un frisson de terreur.

—J'ignore la crainte, répondit Jeanne.

—Je puis cependant devenir redoutable.

—Alors vous êtes à plaindre.

—Me défendez-vous d'espérer ?

—Absolument.

Ce fut au tour de Marcus de pâlir.

—Mais, reprit-il, si je disais à Fouquier-Tinville ce que je soupçonne, ce que je sais, car il est des intuitions qui sont des révélations... Si je lui apprenais que vous êtes une aristocrate déguisée, poursuivant ici quelque but mystérieux !

—Vous le surprendriez fort, répondit Jeanne. Je suis entrée chez lui munie d'une carte de civisme parfaitement en règle, et présenté par mon amie Rose-Thé, blanchisseuse de l'incorruptible Maximilien. Voilà des titres et des preuves, j'espère... Mais vous étonneriez bien davantage la citoyenne Fouquier-Tinville, dont je prépare les parures et qui n'a jamais rencontré une semblable officieuse... Vous avez, ce me semble, peu de suite dans les idées, citoyen Marcus...

Vous affirmez m'aimer, et cependant vous me menacez... Dois-je donc désormais vous craindre ?

—Il ne faudrait me prendre en pitié, dit Marcus. En ce moment, je suis sincère, je vous aime, je me donne à vous, si vous le voulez, ce que vous exigerez me sera sacré... Je ferai ce que vous m'ordonnerez de faire.

—Je n'ai qu'une prière à vous adresser,

—Laquelle ?

—Oubliez ce que vous venez de me dire, comme j'essaierai de le faire moi-même.

—Ah ! s'écria Marcus, vous m'obligerez à vous haïr.

Le regard de Jeanne se posa sur le regard de Marcus. Pendant une seconde, tous deux parurent mesurer leurs forces, lui pour l'attaque, elle pour la défense, puis avec sa balle et calme vaillance habituelle, Jeanne lui répliqua :

—Quel mal vous ai-je fait pour que vous me haïssez ?

—Vous me repoussez.

—Les sentiments se commandent-ils ?

—Parlez, dites, croyez-vous que jamais je puisse vous plaire ?

—Jamais, dit Jeanne en secouant la tête.

—Et je serai condamné à cette torture de vous voir tous les jours !

—J'éviterai de me trouver sur votre passage.

Marcus saisit son front à deux mains :

—Implacable ! vous resterez implacable !

La jeune fille le regarda de nouveau, puis elle releva les dernières fleurs et, avec le calme qui rendait plus irrésistible encore le charme de sa beauté, elle quitta le cabinet de Fouquier-Tinville.

Mais quand elle se retrouva seule dans la petite chambre où elle avait coutume de travailler, la sérénité dont elle s'était fait un masque tomba subitement.

Jeanne comprit que l'amour de Marcus la chasserait d'une maison où elle était entrée afin de tenter de sauver le comte de Civray. Tant que le jeune secrétaire avait gardé le silence, il était possible à ces deux êtres, si dissemblables de goûts et de croyances, de vivre en paix sous le toit du sanglant magistrat de la République. Mais, de cette heure, la situation allait devenir périlleuse. Sans doute la femme de l'Accusateur public tenait à Jeanne, mais Fouquier-Tinville attachait peut-être plus de prix encore aux services de son secrétaire.

Ce que Jeanne avait résolu de faire, elle devait se hâter de l'accomplir, sans se dissimuler les difficultés contre lesquelles se heurtaient son ignorance des choses et des lieux.

Le temps lui manquait pour étudier, pour surveiller. Cependant elle n'hésita pas, et résolut de tout préparer pour un départ prochain.

A tout hasard, elle songea à mettre la citoyenne Fouquier dans ses intérêts.

Rien n'était plus facile. Belle et coquette, la femme de l'Accusateur public aimait la louange et la toilette. Tout lui devenait prétexte à parure. Comme elle avait formé le projet d'assister à une des prochaines séances du tribunal, elle souhaitait une toilette d'un caractère à part, et Jeanne possédait assez de goût pour réaliser les rêves d'élégance de sa maîtresse.

Avant d'entrer chez elle, Jeanne masqua son visage d'un sourire.

—Voici, dit-elle à sa maîtresse, ce que j'ai trouvé de mieux comme étoffe pour votre toilette de séance. Pas trop de gaieté dans les couleurs, rien de triste non plus. Un bonnet à haute forme, modelant bien la tête, à ce bonnet un nœud tricolore flottant, une ceinture plus large relevant le ton brun de la jupe. Sur la poitrine, un fichu de gaze bouffante, agrafé par un bouquet de roses couleur soufre.

—Tu es certainement la perle des officieuses, dit la citoyenne Fouquier, je tiens à toi ; j'espère bien que tu ne me quitteras jamais.

—De mon plein gré, sans nul doute, citoyenne, mais qui peut prévoir les événements ?

—Si tu te mariais, par exemple...

—Je n'y songe guère, répondit Jeanne, en souriant ; mais il pourrait advenir que quelqu'un y pensât trop, et que ses poursuites me forçassent à quitter cette maison.

—Quoi, demanda la citoyenne Fouquier, l'homme

dont tu parles habite ici ?

Jeanne fit un signe affirmatif.

—Marcus ? ajouta la jeune femme en regardant Jeanne en face.

—Le citoyen Marcus, vous avez deviné.

—Comment peut-il ne pas te plaire ?

—Je ne compte pas me marier.

—C'est bien ! reprit la femme de l'Accusateur public je te défendrai contre lui. Je ne puis te promettre de le faire renvoyer, car mon mari attache, je ne sais pourquoi, un grand prix à ses services, mais du moins je ferai en sorte de te délivrer de ses importunités.

—Ce sera difficile.

—Oh ! ce que je veux, je le veux bien.

—Lui aussi, murmura Jeanne. Je vous remercie cependant de votre promesse, citoyen, et j'espère que Marcus se l'assera. Cette place me semble douce et facile à remplir, j'y resterai tant qu'il me sera possible d'y vivre.

Jeanne venait d'obtenir un résultat important. Sa maîtresse ne manquerait point de prendre son parti, même contre Fouquier-Tinville, et si elle se trouvait forcée de quitter subitement la maison de l'Accusateur, son départ passerait pour une conséquence de l'irritation causée par les importunités de Marcus. Enfin, si celui-ci, poussé par la jalousie et le désir de la vengeance, l'accusait d'avoir joué un rôle, dissimulée son véritable rang et tramé des complots contre la République, Jeanne opposerait à cette accusation la révélation qu'elle venait de faire à sa maîtresse des sentiments de Marcus.

Le reste du jour elle se sentit donc rassurée, mais elle n'en résolut pas moins de tenter, le soir même, ce qu'elle avait projeté pour le salut du comte Henri de Civray.

CHAPITRE XVIII

L'OBSERVATEUR DE L'ESPRIT PUBLIC.

Robert Comtois, loin de renoncer à son œuvre, la poursuivait avec une patience aiguillonnée par l'importance que devait avoir le succès. Il savait que sa fortune dépendait de la capture de la comtesse de Civray et de Cécile de Saint-Rieul ; mais chaque fois qu'il s'était placé sur le passage des deux femmes, ou qu'il avait cru trouver leur trace, quelqu'un s'était mis entre lui et sa proie, faisant échouer les plans les mieux combinés, et déjouant l'espion dans sa marche tortueuse.

Cependant, il devenait indispensable qu'il réussit, non seulement pour s'emparer de la fortune que les deux femmes conservaient, mais encore afin de détourner les soupçons de Fouquier, qui commençait à croire que Robert, loin de poursuivre les ci-devant, s'entendait avec eux, afin de les protéger et de les aider à passer la frontière, et celui-ci était bien prêt de devenir suspect à son tour.

Afin d'inspirer confiance à l'Accusateur public, Robert avait fait miroiter devant lui l'or et les diamants de la comtesse de Civray. Or les chefs du parti républicain semaient l'or autour d'eux, en échange de fastueux plaisirs. Les spoliations quotidiennes, suffisaient à peine à leurs prodigalités, et Fouquier tenait aux pierreries de Mme de Civray, autant que Robert lui-même.

Celui-ci, après avoir perdu la trace de la comtesse qu'il avait trois fois rencontrée rue des Noyers, revint à son premier plan, consistant à guetter autour de la prison Lazare ; la tendresse de la comtesse de Civray pour son fils ne devait-elle pas fatalement la pousser de ce côté ?

Depuis le jour où la prévoyante Jeanne lui ménagea un asile chez Rose Thé, la comtesse et Cécile avaient, par prudence, adopté le même costume que leur hôtesse. Elles l'aidaient dans une partie de son labeur, pour éviter la suspicion du quartier. Les seules heures de consolation qu'elles éprouvassent étaient celles durant lesquelles il leur était possible d'assister aux offices nocturnes dans le grenier de la rue Saint-Honoré, ou de se rencontrer avec Mme Roucher et sa fille, aux abords de la prison. Alors elles échangeaient des promesses d'amitié indestructible ; Eulalie prenait les lettres de

la comtesse et les joignait à son courrier qui, en dépit des efforts d'Henriot et de sa bande, continuait à parvenir à son père. Mme de Civray recevait, en échange des pages remplies d'amour et de larmes qu'elle adressait à son fils, des missives dans lesquelles Henri épanchait sa tristesse. Il avait perdu la force de tromper sa mère en lui laissant un peu de confiance ; loin de l'encourager dans la ténacité de son espoir, il s'efforçait de la préparer à une séparation inévitable. Henri, ne croyant point à son salut, attendait la mort avec une résignation puisant sa source dans sa foi et dans sa douleur. Mais la certitude de mourir, qui se trahissait dans chacune de ses lettres, n'empêchait point sa mère de conserver l'espérance. Cécile éprouvait, elle aussi, le besoin de croire au salut de celui dont le souvenir ne la quittait jamais. Sa tendresse désintéressée grandissait au lieu de s'éteindre. Sa pure flamme brûlait en montant vers le ciel, sans qu'une pensée d'égoïsme l'eût ternie. Certaine de n'être pas nécessaire au comte de Civray, elle ne lui gardait pas moins dans son cœur une place fraternelle. Elle aussi écrivait, se faisant l'écho des bruits du dehors, des nouvelles colportées, des conversations entendues, des journaux vendus. Et durant ses heures de solitude, Henri lisait et relisait ces témoignages de tendresse sans ombre, emplissant son cœur du parfum de la jeune âme qui s'épanchait à chaque ligne.

A certaines heures de la journée, pendant lesquelles les prisonniers pouvaient, à travers la fenêtre donnant sur la rue Paradis, apercevoir des êtres chers, et les reconnaître en dépit des déguisements sous lesquels ils se cachent, une foule de parents, d'amis, se pressaient aux abords de Saint-Lazare. Chénier, Roucher et Henri de Civray étaient sûrs de trouver à une même place un groupe de femmes unies dans un sentiment identique. Pendant des minutes, qui leur semblaient toujours trop rapides, ils emplissaient leur cœur de la vision d'êtres aimés, et puisaient dans les regards, dans les baisers échangés à travers la distance, la force d'attendre jusqu'au lendemain.

Les Observateurs de l'esprit public connaissaient ces rendez-vous mystérieux ; plus d'une fois, des filles, des épouses, des mères furent arrêtées au moment où elles adressaient des signaux aux prisonniers.

Durant plusieurs mois, Mme de Civray fut presque à l'abri du danger. Mme Roucher et Eulalie jouissaient d'immunités et de facilités dont profitaient ses amies. Roucher était si évidemment innocent que l'on semblait tolérer ce qui pouvait adoucir ses souffrances. Il fallut l'arrivée du convoi de Bicêtre, la tentative d'incendie des forçats, et les déclarations d'Henriot à propos d'un prétendu complot liberticide, pour changer les règlements de la prison, introduire les rapiotages, inventer la table commune, et supprimer presque toute correspondance entre l'extérieur et les détenus. Avec la persécution, s'augmenta la violence du désir des prisonniers et de leurs familles de se voir, de s'entendre. La douleur, la tendresse redoublèrent d'ingéniosité. Les déguisements se multiplièrent, et les Observateurs eurent à lutter contre la persévérance et l'adresse des victimes.

Robert ne fut pas le moins actif des agents de la République. Ses maladresses, ses défaites, loin de le décourager lui inspirèrent une âpreté croissante pour suivre la piste d'une chasse monstrueuse. Lui aussi multiplia les travestissements, et après avoir perdu plusieurs semaines dans l'attente d'une rencontre qui mit entre ses mains Mme de Civray et Cécile de Saint-Rieul, il s'attacha un jour à deux marchandes de fleurs portant un éventaire richement garni de bouquets. Il s'était grîmé en ouvrier avec une perfection si parfaite que la comtesse ne se douta nullement de la surveillance dont elle était l'objet. Certain de ne point se tromper, et résolu à réparer ses premiers échecs, Robert suivit à distance la comtesse de Civray et la vit entrer dans la maison de la rue de la Loi qu'habitait Rose-Thé.

Il marcha derrière elles, et sans s'adresser au citoyen remplissant l'office de portier, il gravit l'escalier, et vit Mme de Civray et sa nièce heurter à une porte sur laquelle se trouvait écrit à la craie :

ROSE-THÉ, blanchisseuse de fin.

Au même moment, la porte faisant face à celle de Rose s'ouvrit sur le carré, et une tête de mégère hideuse, hagarde, coiffée de cheveux semblables à une couvée de reptiles noués apparut dans la baie noire d'une petite chambre.

Cette femme suait le vice et la méchanceté. On la devinait à la fois avare et cruelle. Robert comprit qu'il venait de trouver une complice.

— Citoyenne, lui demanda-t-il, pourriez-vous me dire s'il reste une chambre à louer dans cette maison ?

— Le portier le sait mieux que moi, répondit-elle d'une voix rogue.

— Sans doute, mais le portier est absent.

— C'est juste, il est appelé en témoignage contre un aristocrate qui a demeuré dans cet immeuble, et qui a failli nous compromettre tous. Heureusement ce soir l'affaire sera dans le sac : jugé à midi, exécuté à quatre heures, c'est dans l'ordre.

— Vous n'aimez pas les aristocrates ? demanda Robert en souriant.

— Moi ! Je voudrais les voir égorger jusqu'au dernier.

— Voilà les sentiments d'une bonne patriote.

— Ceux qui ne pensent pas comme moi méritent la guillotine, autant que le ci-devant.

— De sorte que, si vous pouviez rendre service à la République ?

— Elle peut me demander mon vieux sang, la République, parlez... Vous avez l'air de traquer un gibier ?

— C'est possible, mais pour le surprendre il faut un affût.

— Et l'affût est une chambre sur le palier ?

— Vous l'avez deviné.

Les yeux de la mégère flamboyèrent.

— Il y a donc des aristocrates ici ? demanda la hideuse vieille. Vous pouvez compter sur moi pour vous aider à les prendre. Où se cachent-elles, ces damnées ? Allez-vous les dénoncer tout de suite ?

— Quarante livres en or pour vous, si vous m'aidez, reprit Robert.

— Quarante livres !

Robert crut que la misérable trouvait la somme trop modique.

— Et le double, si je réussis.

— Vous réussirez, dit la ménagère, vous réussirez.

— J'aviserai, répondit Robert. Entrons chez-vous d'abord.

Il attendit en vain que Mme de Civray et Cécile quittassent le logis de Rose-Thé, elles y restèrent, et la conviction de Robert fut faite : c'était bien là qu'elles habitaient.

Dès le lendemain matin, avant l'heure des séances du tribunal, il se rendit chez Fouquier-Tinville.

Celui-ci était sorti, Marcus seul se trouvait dans son bureau.

Jeanne était à l'office dont elle avait fait un poste d'observation.

Le son de voix de Robert, arrivant jusqu'à elle, l'avertit de se tenir sur ses gardes. Ce n'était pas assez de ce qui venait de se passer entre elle et Marcus, elle devinait une complication nouvelle. Une révélation pouvait l'obliger à changer ses plans et peut-être rendre nécessaire le changement de domicile de la comtesse de Civray. L'oreille collée à la porte, elle écouta avidement les paroles échangées entre Marcus et l'Observateur de l'esprit public.

Celui-ci paraissait contrarié de ne point être reçu par le magistrat.

Marcus lui dit d'une voix qui n'était pas exempte de raillerie :

— Peut-être vaut-il mieux pour toi, citoyen Robert, que tu ne le rencontres pas. Le maître me semble de méchante humeur à ton endroit, et, au nombre des nouveaux dossiers que j'ai classés dernièrement, j'ai le regret de t'apprendre que j'ai trouvé le tien.

— Le mien ! s'écria Robert, je suis considéré comme suspect ?

— Et à juste titre. Qui ne sert point la révolution la trahit. Or, après avoir juré de nous livrer deux femmes, dont la fortune pouvait rendre de réels services à la patrie, tu es accusé de les avoir sauve-

gardées, moyennant un large acompte sur cette même fortune.

— Et ce dossier ? demanda Robert, la gorge serrée.

— Doit être placé demain matin sur le bureau du citoyen Fouquier.

— C'est bien, fit Robert, avant son départ pour le tribunal, la ci-devant Civray et sa nièce seront dans les mains de votre maître.

— Tu en es certain ?

— Comme de ma vie.

— Oh ! sur ta vie, je ne parierais pas grand'chose.

— Tu aurais tort. Cette nuit même je les ferai arrêter.

— C'est bien, fit Marcus, dans tous les cas tu es averti. Fournis une preuve de dévouement à la République, ou expie ton indifférence, sinon ta trahison.

— A demain, dit Robert.

Marcus ouvrit un dossier gonflé de papiers, et répéta :

— A demain.

Quand Robert fut sorti, Marcus haussa les épaules en murmurant :

— Je ne donnerais pas un assignat d'un écu de la tête de cet homme.

Jeanne avait tout entendu.

Cette fois, elle n'en pouvait douter, Robert connaissait la retraite de Mme de Civray.

Robert surveillait ou faisait surveiller le logis de la rue de la Loi : elle ne pouvait s'y présenter sans courir le risque d'être reconnue, livrée ; et, si elle jouait sa liberté avant d'avoir sauvé la comtesse et son fils, tous deux seraient bien perdus. Elle se demanda si elle ne pourrait point rue des Noyers, chez Mme Roucher, mais elle renonça encore à cette idée. En dépit d'un passé qui aurait dû le protéger, Roucher demeurerait suspect, et Jeanne était convaincue qu'il échapperait difficilement à la haine de ses ennemis. La pauvre et généreuse fille demandait à Dieu une inspiration, quand la femme de l'Accusateur public rentra de la séance du tribunal pour laquelle Jeanne lui avait coupé une parure de si haut goût.

— Dis-moi, tu as préparé ma toilette de linon ? La soirée sera gaie, je l'espère. Mets des fleurs partout, et amène-moi les enfants.

— Citoyenne, dit Jeanne, la robe de linon a quelques faux plis et réclame le coup de fer de la repasseuse.

— Tu as encore le temps de la porter chez Rose-Thé. Tu l'attendras, va vite et reviens de même.

— Oui, citoyenne, répondit Jeanne.

Elle quitta la chambre de sa maîtresse, et entra dans le cabinet qui lui servait d'atelier de travail, mais presque au même instant, elle poussa un cri d'angoisse si vibrant que la femme de Fouquier, et l'officienne occupée à la cuisine accoururent en même temps :

— Qu'y a-t-il ? demanda la citoyenne Fouquier.

— J'ai voulu marcher trop vite, un faux mouvement m'a fait tourner le pied... Je souffre cruellement...

— Pauvre fille ! soigne-toi, on va t'apporter des compresses d'eau froide...

— Ah ! et votre robe de linon ?

— La cuisinière la portera, donne tes indications pour Rose-Thé.

Jeanne traça quelques lignes à l'adresse de la jeune fille, et remit le billet à sa compagne.

Celle-ci partit immédiatement. Quand elle arriva chez la blanchisseuse, elle trouva la jeune fille occupée à donner le dernier coup de fer à un gilet de piqué, garni de franges, gilet que devait mettre l'homme auquel la Révolution donna le titre d'Incorruptible. Rose-Thé déplaça la lettre, la lut lentement et parut réfléchir.

RAOUL DE NAVERY

(A suivre)